L'ÉCOLOGIE DÉCOMPLEXÉE !

La percée des chiendents !



Daniel
MATHIEU

Remerciements

Pierre (Pica) pour son dessin original

Éditions Bambou pour leur autorisation

Lydie Wallon pour le graphisme et la mise en page

Les lecteurs-testeurs : Jean-Marie, Étienne,
Anne, Chantal, Julia, Emma, Lisa, Lydie

L'ÉCOLOGIE DÉCOMPLEXÉE

Illustration de la couverture : PICA
Mise en page : Lydie A. Wallon (www.2li.fr)

Ce que je veux c'est la fleur et le fruit de l'homme ; qu'un parfum passe de lui à moi et qu'un arôme de maturité soit notre commerce.
Henry Thoreau

Un effroyable spectre s'est insinué parmi nous sans que nous nous en rendions compte, et cette tragédie imaginaire pourrait aisément devenir une réalité brutale que nous connaîtrons
Rachel Carson

Quand j'entends le mot spécialiste, je sors mon revolver.
Si le spécialiste est éminent, je tire.
Pierre Fournier

AVANT TOUT

Si je n'étais pas persuadé qu'encore trop d'humains négligent ou minimisent l'ampleur de la crise environnementale, je n'aurais pas écrit ce livre. Si je n'avais pas derrière moi quarante-neuf ans de conviction écologiste, je n'aurais pas osé l'écrire.

L'eau et les forêts m'ont toujours fasciné. À neuf ans, je pouvais passer des journées au bord de la Loire, ma petite canne à pêche en main, très modeste prédateur de goujons, mais émerveillé par ce monde plein de vies, de lumières et d'odeurs.

Adolescent (mes parents avaient un chalet à Saint-André-les-Alpes), j'adorais filer sur un sommet pour y passer une heure à contempler la beauté de la montagne ; ensuite, je descendais au pas de course, histoire de me donner le temps de courir le Verdon pour traquer les truites.

L'âge n'a rien changé à l'affaire : je traverse toujours les rivières auvergnates en me trempant jusqu'à la ceinture ; au sommet des volcans éteints, je retrouve mes sentiments de jeune homme, tout cet amour pour une planète si belle et si fragile.

Je me souviens encore de mes camarades de l'UNEF — presque tous communistes — dont le leitmotiv était « Daniel, l'environnement c'est bien, mais… ». Mais… il y avait le social, l'emploi, la croissance ; l'environnement, c'était pour plus tard. Plus tard, c'est peut-être trop tard.

Je me souviens aussi de mes amis étudiants qui me « vannaient », toujours avec les mêmes adjectifs : passéiste, nostalgique, catastrophiste, parfois même réactionnaire.

Et aujourd'hui… Pas facile d'écrire un livre sur l'écologie !

D'abord, on arrive en millième position derrière les grosses pointures, Rabhi, Reeves, Pelt…

Ensuite, on n'a qu'un verre d'acide à offrir à la soif du lecteur, puisque le sujet provoque, en général, exaspération, inquiétude, révolte, déprime.

Voilà deux décennies que je touille dans ma tête ce petit bouquin, sans oser le servir à table, mais comme je vois se profiler le bout de mon sentier je me dis qu'il est temps d'aboutir avant de me retrouver à manger les pissenlits par la racine — ce qui ne serait pas une indignité pour un amoureux des végétaux.

Même après une bonne soixantaine d'années d'existence, on reste surpris par le modeste bagage d'une vie : le mien se résume à quelques convictions indéracinables, un savoir sans cesse en mouvement, peu de certitudes. Mais dans ce « peu » il y a celles que la Terre est belle et irremplaçable, que la plupart des humains sont de braves gens, que la plus grande richesse c'est le partage, et la transmission. Car transmettre, n'est-ce pas l'une des raisons de se réjouir de la vie ?

Alors, en vertu de ces trois certitudes, je vous offre ce livre, à vous qui doutez, vous qui êtes indifférents ou incrédules, vous qui êtes déjà convaincus, et même à vous qui êtes hostiles.

Personne sur cette planète ne sait si nous avons franchi le point de non-retour écologique, malgré tout, ne perdons pas espoir : des millions de fourmis « vertes » peuvent encore démonter, grain par grain, la broyeuse ultralibérale.

TABLE DES MATIÈRES



I. LES MOTS EN QUESTION

Ne pensez pas que le problème des mots est secondaire, car ils sont au cerveau ce que l'air est aux poumons : ils l'environnent, le nourrissent et, parfois, l'empoisonnent.

Avez-vous une idée du nombre de mots que vous respirez dans une journée ? Et de la même façon qu'une goulée d'air prend la forme de nos poumons, le mot peut s'adapter à nos désirs.

Comme je sais que certains essaieront de faire dire à mes mots tout autre chose que ce que j'avais pensé, je vous propose un outil de décryptage. Les grammairiens vont sans doute faire la gueule devant ma petite classification…

Je distingue quatre types de mots :

le mot-pantoufle
le mot-mue de cigale
le mot-cigale
le mot-grigri

Les mots-pantoufles constituent l'essentiel des colonnes du dictionnaire. Ils sortent de notre bouche, de notre stylo ou de notre clavier, sans qu'on réfléchisse vraiment, comme on enfile une bonne vieille pantoufle… Ce texte en est truffé.

Le mot-mue de cigale est celui qui a eu du jus, de la pulpe, mais qu'un usage abusif a vidé de sa chair. Dans le Midi, à la belle saison, on voit ces formes transparentes accrochées

aux troncs des pins, abandonnées là par les cigales, fantômes silencieux. Voilà ce qui menace les mots *écologique*, *transition*, *avant-garde*, *modernité*… Voyez comme le « indignez-vous » de Stéphane Hessel a été vampirisé et s'est affadi.

À l'inverse, le mot-cigale c'est celui qui chante. Le temps d'un été, ou bien plus, il a toute sa puissance. Croquez-le cent fois, il a toujours autant de goût. Il est dans toutes les bouches : *numérique, réenchanter, fusionnel, ville-monde, insoumis,…*

Le mot grigri c'est le mot qu'on jette au visage de son adversaire, par exemple un trublion écolo-anarchiste, et qui l'anéantit, le méduse, en même temps qu'il enveloppe son utilisateur dans une aura protectrice de savoir, de modernité, d'humanisme clairvoyant.

Parmi ces mots talismans, les plus efficaces sont *moderne*, *progrès* et *développement* (voir détails en annexe 4).

On pourrait rajouter le mot-judas, celui qu'on amène facilement à trahir son sens. Ainsi la fameuse doublette « sustainable development » traduite par développement durable, aurait dû donner en français développement supportable. La traduction a volontairement renoncé à cette dernière formule, politiquement incorrecte…

Pour en revenir au sujet de ce livre, nous devrions distinguer l'écologie de l'écologisme.

Le mot écologie a été créé par Ernst Haeckel en 1866 ; il désigne la science écologique, c'est-à-dire l'étude, par un écologue, des milieux naturels, des êtres qui y vivent et de leurs rapports avec ces milieux.

L'écologisme, plus récent, est le fait des écologistes ; il désigne à la fois une pensée, une manière de vivre et une tendance politique. Ce livre n'est donc pas un texte écologique, mais plutôt un abrégé écologiste, et polémique.

Pour clore ce chapitre, on pourrait se poser une question : faut-il trouver un remplaçant à écologiste, tant ce mot a pris, dans la bouche de certains, une connotation méprisante ? Quel journaliste ou politicien oserait publiquement parler de socialos

ou de fachos, alors qu'il ne fera pas tant de manières pour parler d'écolos ?

Et si nous adoptions un terme qui jouerait plutôt sur une image qu'une idée scientifique ? Chiendent me plairait bien : nous serions les Chiendents, enracinés à notre planète et brûlant de (re) verdir tous les sols.



II. UN PEU D'HISTOIRE

Avant la création du concept d'écologie (1866), il paraît hasardeux de parler d'écologistes. Jusque-là, on rencontre des auteurs sensibles aux beautés de la Nature et, parfois, inquiets de leur devenir, comme Jean-Jacques Rousseau dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire.*

Parmi les pionniers de cette littérature, Thoreau, Muir et Reclus se détachent ; trois érudits passionnés d'environnement, chercheurs exigeants, hommes de terrain et doux excentriques.

Henry Thoreau (1817-1862) a abandonné sa ville, Concord, pour une cabane sur les bords du lac Walden. De cette expérience d'un an et demi, il tire un livre, *Walden* (1854), merveille de cocasserie, de poésie, de réflexion sur la condition humaine et son rapport à la nature. On lui doit aussi *La désobéissance civile* (1849).

Parenthèse : je m'étonne encore que Thoreau soit une figure majeure et admirée aux USA. Soit les américains sont schizophrènes, soit nous n'avons pas lu les mêmes livres. Comment le pays du Big Mac, de la bagnole à tous crins et de la CIA, peut-il révérer un gars qui a appelé à la simplicité volontaire et à la désobéissance civile ?

John Muir (1838-1914) est un amoureux éperdu de la nature. Botaniste, géologue, il se lance, tout seul, dans des odyssées pédestres inouïes — à l'époque, ni téléphone satellitaire ni Mondial Assistance — dont il tire des récits de voyage savoureux, en particulier le délectable *Mille cinq cents kilomètres à pied à travers l'Amérique profonde 1867-1869* (1913).

On lui doit la création du parc du Yosemite et il a soutenu F.V.Hayden pour celle du Yellowstone, le premier de tous, en 1872. Son amour inconditionnel de la nature a peut-être écourté sa vie, car il s'est sans doute consumé de désespoir après l'échec de la tentative de classement de la magnifique vallée de Hetch Hetchy, qui sera engloutie par un barrage.

Élisée Reclus (1830-1905), géographe libertaire, voyageur de folie, grand arpenteur du monde et précurseur de la géographie moderne, a clairement exprimé ses craintes quant à la dégradation en cours de l'environnement dans *L'homme et la Terre* (1905). Ceux qui le liront pourront constater qu'il est sans doute l'inventeur de la géopolitique.

Spécialiste reconnu, son seul défaut fut d'être soupçonnable d'anarchie, ce qui lui a valu d'être ignoré, au bénéfice de son grand rival Paul Vidal de la Blache.

Il n'est pas simple de désigner les fondateurs de l'écologisme, parce qu'on est amené à choisir, et donc à écarter des personnalités remarquables ; par exemple, Ellen Richards (mère de l'écoféminisme) ou Nicholas Georgescu (père de la bioéconomie).

Si l'on peut considérer Henry F. Osborn — avec son terrible *La planète au pillage* (1948 !) — comme le premier lanceur d'alerte, c'est à Rachel Carson, scientifique militante, et Muray Bookchin, théoricien virulent, que l'on doit l'affirmation de la pensée écologiste.

Rachel Carson, quelle femme ! Première écologiste à avoir connu une notoriété médiatique. Biologiste, zoologiste, elle part en guerre contre les « biocides » — elle refuse le terme pesticides — et en deux livres (*Cette mer qui nous entoure et Le printemps silencieux*) fait un tel raffut qu'elle finit par obtenir l'interdiction du redoutable DDT.

Je suis persuadé que si un cancer du sein ne l'avait pas terrassée à 56 ans elle serait devenue la figure emblématique de l'écologisme.

Muray Bookchin c'est l'anar cool qui, sous ses allures négligées, cache une intelligence aiguë. Fondateur de l'écologie sociale radicale, il tape dur. Exemple, ce missile qu'il expédie en 1952 : « La croissance à tout prix entraîne un cancer de la biosphère. »

On imagine comment cela a été reçu à l'époque…

Avec eux se forme ce que les anglais appellent un « stream of consciousness », un courant de conscience(s), qui irrigue jusqu'à la société française, d'abord souterrainement*, avant de jaillir une fois que mai 68 a fait sauter la croûte des conservatismes.

Dans les années 70 c'est le feu d'artifice : tout va être dit, tous les talents contribuent à l'élaboration de la pensée écologique. Cette littérature, jusque-là ignorée, devient abondante. Et pourtant…

Des auteurs, aussi brillants qu'intelligents, ont beau beurrer la tartine de la pensée, la société civile s'en bat l'œil et les politiciens détournent le regard, méprisants. Cette décennie de l'espoir va faire place, petit à petit, à une période marquée par le déni des hommes de pouvoir et l'échec des écologistes à faire comprendre aux humains le sérieux de la situation.

*Par exemple, qui, dans les années 60 a lu Jean Dorst ou Jacques Ellul ? Pas moi, en tout cas : j'ai fêté mes dix ans en 1961 !

Pourtant, les livres étaient là :

Jean Dorst (ornithologue), *Avant que nature ne meure* (1964)

Paul Ehrlich (entomologiste, écologue), *La bombe P…* (1968)

René Dubos (agronome, biologiste) & **Barbara Ward** (économiste), *Nous n'avons qu'une Terre* (1971)

Club de Rome (économistes et scientifiques), *Halte à la croissance* (1972)

René Dumont (agronome), *L'utopie ou la mort* (1973)

Ivan Illich (philosophe), *Énergie et équité* (1973)

André Gorz (philosophe, patron de presse), *Écologie et politique* (1975)

Pour clore ce chapitre des grands anciens, j'ai encore dans la tête deux images : la première c'est celle de René Dumont, candidat à la présidentielle de 1974, faisant hurler la France quand il présente un verre d'eau en disant qu'un jour nous en manquerons (voir absolument l'archive INA de son entretien avec J. Carlier le 26 avril 1974) ; la deuxième, c'est celle d'Haroun Tazieff, le vulcanologue, s'inquiétant à la télévision, en 1979, de l'excès de CO2, d'une sorte d'effet de serre, de fusion des glaces et d'un risque de submersion sous les ricanements du journaliste Joseph Pasteur et — hélas — du commandant Cousteau.

REMARQUE : J'ai souvent trouvé un calmant à mes doutes dans la pensée et les actes de nos prédécesseurs : savoir que d'autres hommes avant nous ont cultivé des valeurs identiques redynamise. Par exemple, savoir que dès le XIIe siècle, au Japon, le wabi-sabi prônait un retour à la simplicité, la sobriété paisible et que ses adeptes étaient sensibles à la beauté des choses imparfaites, éphémères et modestes.

III. Y A-T-IL UN PROBLÈME AVEC L'ENVIRONNEMENT ?

Il y a des gens qui consacrent toute leur énergie à nous convaincre que nous flânons au Pays des Merveilles. Ils ne veulent que notre bonheur, c'est-à-dire que nous consommions leurs produits, tout en acceptant la flexibilité, la libre concurrence et les salaires rikiki.

Le « bug » c'est que, quand on regarde le monde que nous ont tissé les gens dits RESPONSABLES, SÉRIEUX & CIE, on a l'impression d'aller de l'autre côté du miroir, mais plutôt dans l'univers de Lovecraft que dans celui de Lewis Caroll.

Sous ce qui nous semble le sommet de la civilisation, de la technologie et du modernisme, on aperçoit un monde où le non-sens a triomphé. Sous le vernis du réalisme, de la rectitude économique, du faire-valoir scientiste, on voit s'agiter le démon de l'absurde, comme on devine les mouvements d'un torrent à travers la transparence de la glace.

Car, enfin, comment appeler un monde où existent les incohérences suivantes ?

- Tous les matins, depuis des décennies, les grandes villes sont engorgées : des millions d'humains perdent leur temps et leur énergie dans les embouteillages, tout en saturant l'air de gaz toxiques. J'appelle cela une aberration familière.

- Lors de la décennie précédente, on urbanisait en France l'équivalent d'un département tous les dix ans, aujourd'hui c'est tous les sept ans. Mêmes chiffres en Chine, mais pour une surface équivalente à l'Ile de France ; Shanghai, quant à elle, urbanisait, en 2013, 90 km^2 tous les ans : depuis, elle a sans doute dévoré l'équivalent de l'aire marseillaise. Ceci dit, les Chinois sont prévoyants : ils achètent à tour de bras des terres agricoles, notamment en Afrique et en Europe de l'Est (cette forme larvée de néocolonialisme est un scandale).
- En France, de l'extrême sud à la frontière belge il y a 973 kms : au Japon, pour atteindre Ibaraki en partant de Fukuoka il faut traverser la conurbation — dite corridor du Tokaido, plus de 1000 kms de béton, entrecoupé ici ou là de bandes de terres agricoles en sursis.
- La France, qui bénéficie du plus beau réseau hydrographique d'Europe, ne possède quasiment plus de pêcheries d'eau douce. Elle fait venir les perches du Nil d'Afrique et les pangas du Vietnam. La plupart des poissons de nos fleuves et grandes rivières sont interdits à la consommation (voir les panneaux sur les bords de la Saône et du Rhône à Lyon).
- Le mur anti-chicanos de Trump va engloutir des montagnes (ciment = calcaire) pour édifier un sommet de crétinerie.
- La conférence de Stockholm, en 1972, s'est conclue sur ces mots : « Défendre et améliorer l'environnement pour les générations présentes et à venir est devenu pour l'humanité un objectif primordial. » Quarante-quatre ans plus tard, à Marrakech, nous nous sommes mis d'accord pour « mettre au point d'ici décembre 2018 les règles d'application de l'accord sur le climat ». Ceux qui ont le sens de l'humour apprécieront la finesse de la formule.

La liste des problèmes environnementaux est impressionnante (voir annexe 5), malgré tout la première urgence est de répondre à cette question : qui croire ? Pour nous faire

une opinion, nous ne disposons que de trois moyens : le Net, les médias classiques, le terrain.

Le net est un excellent outil de défrichage ; on y accède rapidement aux connaissances, mais les contenus demandent à être vérifiés.

Les médias classiques, davantage soumis à des règles déontologiques, sont plus fiables, mais des influences financières et politiques peuvent aboutir à des visions déformées. Malgré tout, contre vents et marées, des écrivains et des journalistes indépendants perpétuent une information vraie et incisive.

Le terrain ne ment pas : chacun d'entre nous peut aller constater que toute ville engloutit les espaces verts (champs, forêts) qui l'entourent, que goujons et écrevisses ont disparu dans de nombreux cours d'eau, que l'air est, dans certains endroits, irrespirable et toxique (explosion des cas d'asthme).

Reste donc tout ce qui n'est pas vérifiable sur place. Et là, même question : qui croire ? L'écologiste qui pleure ou le climatosceptique qui ricane ?

Je comprends que mes amis aient pu me prendre pour un doux rêveur dans les années 70, mais aujourd'hui, quel aveuglement faut-il pour se persuader que des intelligences supérieures comme Hubert Reeves ou Stephen Hawking déraisonnent ? Que les 15 000 scientifiques qui ont crié au suicide en 2017 –ou les 200 personnalités en 2018- ont perdu la tête ? Qu'artisans-pêcheurs, paysans, montagnards, navigateurs, s'alarment pour un rien ?

Même si nous ignorons la part de la responsabilité humaine, il devient difficile de nier le réchauffement climatique. Savez-vous qu'à Cape Town, en Afrique du Sud, on en est à redouter le **Day Zero**, le jour où l'approvisionnement en eau va devenir impossible ?

Imaginez-vous que notre consommation frénétique des ressources terrestres a commencé il y a environ 150 ans, soit un souffle à l'échelle des 4,5 milliards d'années de notre monde ?

Voici un tableau comparatif, si l'on considère que ces 4,5 milliards d'années valent une de nos journées de 24 heures :

La planète	4,5 milliards d'années	24 heures
Les animaux	400 millions d'années	2h08
L'homme	200 000 ans	3,8 secondes
L'exploitation	150 ans	2,8 millisecondes

Dans le même ordre d'idée, en 200 ans, 250 au plus, nous aurons gloutonné le pétrole qui aurait pu nous servir plusieurs siècles si nous avions réduit notre appétit. Le processus complet qui permettrait sa reformation demanderait plusieurs millions d'années !

À l'inverse, nous qui vivons dans la hantise de la dénatalité, n'avons pas eu de scrupules à réduire la population de bisons en Amérique, de 6 000 000 d'individus à 3 000 en cinquante ans*.

Nous sommes libres de croire que les grands patrons et les politiciens en savent plus long que nous ou d'éminents biologistes sur l'état de la planète, mais vérifions, confrontons… Le pire c'est l'indifférence et l'inaction.

*Nota Bene : Cet exemple stupéfiant nous rappelle l'utilité des historiens, qui sont une mine inépuisable de vérifications.

IV. CHACUN A RÉAGI À SA FAÇON

Dans la logique du chapitre précédent et une fois qu'on a admis la véracité des problèmes, il est impossible de ne pas se poser la question : comment ont réagi les humains quand on les a avertis des dérèglements environnementaux ?

Un début de réponse apparaît à travers les différentes attitudes ; celle des hommes de pouvoir, celle des simples citoyens, celle des écologistes.

1/ Les hommes de pouvoir

J'entends par là, tous les politiciens, notamment les élus, tous les financiers et patrons de multinationales, enfin, tous ceux qui possèdent la capacité de piloter les politiques économiques, sociales et environnementales. Parmi eux, je distingue ceux qui sont hostiles à l'écologisme : ce sont les **crabes**. Je m'explique : ce mot m'est venu un jour devant l'incroyable résistance du **crabe capitaliste** — puisqu'en gros c'est lui qui régit la planète — à toute agression. En cas d'attaque, il se rencogne dans son trou et, ses grosses pinces devant lui, se rend invulnérable. Au besoin, il avance d'un coup et tenaille cruellement ses agresseurs. Plus d'une fois, il a mis en pièces les crevettes écolos.

Les **crabes** se considèrent comme les maîtres du sérieux, les rois de la matérialité, les princes du réalisme… Comme si nous

étions de braves crétins ne rêvant de vivre que de fraternité, d'eau fraîche et de galettes de riz tartinées avec du tofu.

La vérité c'est que les **crabes** savent depuis longtemps. En voici la preuve par quatre exemples, parmi tant d'autres : d'abord, un extrait du discours de Georges Pompidou, président qui ne passait pas pour un Khmer vert, prononcé le 28 février 1970 à Chicago : *« L'emprise de l'homme sur la nature est devenue telle qu'elle comporte le risque de destruction de la nature elle-même. »* Et bien qu'ayant parlé, à la suite, *« d'un développement urbain qui atteint des proportions alarmantes… »* Georges Pompidou (1969-1974) ne s'est pas signalé par sa politique de modération urbaine, pas plus qu'il n'a lancé le moteur de l'écologie dans la politique. Giscard (1974-1981) ne fera guère mieux.

Deuxième preuve : aux USA, dans les années 60/70, l'œil et l'oreille de la CIA étaient partout. Donc, à l'époque des présidents Lyndon B. Johnson [1963-1969] et Richard Nixon [1969-1974], quelqu'un avait rédigé une fiche sur Murray Bookchin et sans doute retenu quelques citations de son ***Ecology and Revolutionary thougt*** (1964) telles que *« Les problèmes de l'écologie sont indépassables : on ne saurait les négliger sans mettre en péril la survie de l'homme et même la survie de la planète. » ou « La question est de savoir si elle [la planète] survivra à ce pillage assez longtemps pour permettre à l'homme de remplacer le système destructeur actuel par une société humaniste fondée sur les principes de l'écologie »*. Au plus mal, un secrétaire d'État savait…

Troisième preuve : Sicco Mansholt, un des artisans de la construction européenne, disait, en 1972, à propos de ***Les limites de la croissance***, le livre dirigé par Denis Meadows, que *« tout le monde l'avait lu »*. Et ce livre est tout sauf complaisant sur l'état de la planète et la responsabilité de l'homme dans cet état.

Quatrième preuve : voilà ce que disait Jacques Chirac le 2 septembre 2002, trente-deux ans après le discours de Georges Pompidou : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs […]

Sur tous les continents, les signaux d'alerte s'allument. Nous ne pouvons pas dire que nous ne savions pas ! » C'était à l'occasion du sommet de Johannesburg ; déjà seize ans…

Confrontés à ces vérités, les puissants ont réagi par le mensonge, le déni, le cynisme, le mépris, la manipulation.

- Ceux qui fournissent comme excuse « nous ne savions pas » sont, soit des incompétents, soit des incultes, soit des Pinocchio.

En réalité, ILS NOUS ONT MENTI !

Ils nous ont bercés de **mensonges** par calcul (pour préserver leurs intérêts), ou par dogmatisme (saint Capital priez pour nous), ou par conformisme, ou par commodité (pour que perdure leur vie très confortable).

En tout cas, ni par ignorance ni par stupidité ; ne commettons pas l'erreur de les mésestimer. Les décideurs, même s'ils n'ont pas lu *La princesse de Clèves*, sont des gens d'une intelligence instinctive telle, que manipuler un adversaire ou un citoyen est pour eux une opération bien plus aisée qu'à un intellectuel, aussi érudit et réfléchi soit-il. Leur science de la manipulation, leur expérience de l'âpreté du monde économique, les rend particulièrement dangereux et efficaces.

- L'autre face du mensonge c'est le déni : pour les mauvaises raisons citées ci-dessus, un patron de multinationale, ou un élu, bien qu'alerté des problèmes, conteste leur vérité et poursuit une action naturocide. Donald Trump, à lui seul, vaut tous les chapitres explicatifs…

- D'autres sont plus retors : bien que parvenus au dernier degré du **cynisme**, ils composent, en singeant la bonne volonté. Leurs discours, en général, sont suivis de mesures cosmétiques. L'éléphant s'agite, fait voler la poussière de la savane, barrit… et accouche d'un pet de souris.

Ils voient l'écologisme comme un badge pour capter la reconnaissance des électeurs, et s'en feront un brassard le jour où ils deviendront les résistants de la dernière heure. À défaut d'une conviction profonde ils amusent la galerie, comme le firent Jacques Chirac avec sa pomme, Nicolas Sarkozy avec son

Grenelle de l'environnement, François Hollande avec sa COP 21*.

Certains managers poussent le cynisme jusqu'à tirer profit de leurs forfaits. Un exemple : le crédit carbone permet à une entreprise pollueuse d'acheter un droit à polluer à une collègue vertueuse. Le commerce de ces crédits est florissant et permet aux capitalistes de faire des profits avec leurs crimes environnementaux. Trop forts !

Enfin, les plus abjects pensent : puisque ceux qui ne sont pas encore nés n'existent pas, pourquoi s'inquiéter d'un legs environnemental ?

- Le mépris est une arme redoutable : une fois instillé, il permet d'écarter les gêneurs en les renvoyant à leur infériorité supposée (intellectuelle, morale, culturelle…). Procédé vieux comme le monde, il suppose d'attaquer vite et fort, toujours sous couvert d'arguments pseudo-scientifiques : l'adversaire, caricaturé et discrédité, est mis dans l'incapacité de défendre son point de vue.

C'est ainsi qu'opère le « racisme » des esclavagistes, la misogynie du machisme, l'insensibilité au sort des animaux, la dérision à l'encontre des écologistes.

Les mots (voir chap. I) ont leur rôle dans cette façon d'agir. Par exemple, si je parle de *nébuleuse écolo* plutôt que de *mouvements* écologistes, je conditionne, en douce, les gens à considérer ces derniers comme des anarchistes à sandales. Allez hop ! Tous dans le même sac : babas cools producteurs de cabicou, bobos vegans, défenseurs de chiens et chats, jardiniers partageurs, zadistes, militants anti-nucléaires manifestant à dix sur une place d'un km^2,…

Le mépris permet la discrimination et donne bonne conscience à ceux qui jugent qu'ils sont supérieurs à la nature, aux bêtes, aux femmes et aux écolos !

- Si ces quatre attitudes sont irritantes, et parfois indignes, la pire est la **manipulation**.

---

*Réussite politique, mais échec écologique [voir annexe 3].

Comme des *Dark Vador* déguisés en apiculteurs, les **crabes** attaquent la ruche des citoyens bourdonnants, en concédant un peu de miel aux travailleurs consciencieux, et en enfumant les sujets rebelles. Pour disposer d'une ruche sage, ils s'appuient sur la confusion et la crétinisation programmée (voir annexe 4).

Le secteur des loisirs — à la base légitime et sympathique, et plus particulièrement le divertissement, permet d'organiser la crétinisation subliminale, c'est-à-dire que, comme les images du même nom, elle pénètre notre psychisme sans que nous en ayons conscience. L'effet recherché est que les gens se passionnent pour des futilités plutôt que pour des problèmes qui fâchent. Les médias y ont aussi leur part : à côté de ceux qui dévoilent les scandales, prospèrent d'autres qui entretiennent l'atmosphère de confusion, laquelle obscurcit la faculté de distinguer l'essentiel de l'accessoire.

Les problèmes de bijoux de Kim Kardashian ou les états d'âme des footballeurs devraient nous laisser froids, comparés au sort qui attend les gorilles en Afrique et les orangs-outans en Asie ; pourtant les médias n'effectuent pas toujours le clivage nécessaire.

2/ Les citoyens

Les simples citoyens n'ont pas pu ignorer les problèmes environnementaux, même s'ils n'avaient pas toujours conscience de leur ampleur. On peut être indulgents pour la majorité d'entre eux, manipulés insidieusement, entretenus dans la confusion et soumis à la nécessité d'assurer le quotidien. En revanche, on peut reprocher aux uns un manque de curiosité, aux autres de n'avoir pas agi, même modestement. Les générations à venir jugeront si c'est excusable.

La majorité d'entre nous a longtemps préféré l'ignorance volontaire, par exemple en allant se goinfrer de sashimi quand on lui disait que le stock de thon rouge diminuait de façon inquiétante. Dans un monde de plus en plus marqué par le

stress, pourquoi se charger de problèmes supplémentaires, par ailleurs éloignés des urgences du quotidien ?

D'autres se sont attachés à minimiser les problèmes et leurs effets, s'appuyant sur les déclarations péremptoires des politiciens et de scientifiques félons. Trop contents de pouvoir se décharger de toute responsabilité quant aux désordres prévisibles.

Beaucoup des plus avertis ont simplement remis à plus tard le moment de s'investir dans une attitude écologiste, considérant que l'emploi ou la circulation étaient prioritaires ; mauvais calcul, dans la mesure où au fil des années, la situation des deux s'est dégradée et où, en cas de crise écologique déclarée, les deux seront impactés.

Enfin, une frange de la population vit depuis des décennies dans une fatalité triste, angoissée à l'idée du naufrage prévisible alors qu'une action, même dérisoire, même minime, paraît préférable à l'acceptation d'un désastre annoncé.

Comme disait Guillaume le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Il va de soi que les générations du baby-boom et des deux décennies suivantes doivent assumer l'essentiel de la responsabilité en matière d'environnement. Il serait injuste de charger la jeune vague — je dirais les 15/30 ans — dont j'espère qu'elle sera celle de la révolte, elle qui pourrait bien payer cash les « rançons » du progrès.

Ceci dit, oublions ce que nous, citoyens, n'avons pas fait ; si nous ne pouvons pas changer notre passé, nous pouvons, en revanche, éclaircir notre avenir.

3/Les écologistes

Soyons lucides : nous avons été trop souvent naïfs et timorés.

Combien de fois nous sommes-nous fait plumer vivants, rouler dans la farine et farcir aux petits oignons !

Aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'on parle beaucoup du problème environnemental qu'on le traite, alors ne prenons

pas nos désirs pour des réalités, les vessies politiques pour des lanternes humanistes et des signes encourageants pour le printemps de l'écologie.

Certes, de plus en plus de citoyens se rendent à la raison verte, mais il faut déjà démêler ce qui résulte de la trouille de l'irréparable point de non-retour environnemental et de ce qui serait une adhésion profonde à l'âme du monde, la Terre étant, jusqu'à nouvel ordre, le seul lieu de l'univers à pouvoir abriter nos existences.

L'illusion serait de croire que la majorité des hommes aspirent à un monde plus beau, plus apaisé, plus respectueux de la nature.

D'abord, il faut bien comprendre que ceux qui poussent le monde vers le non-sens et ses incertitudes (on souhaiterait se tromper !) ne seront pas là à l'heure des comptes, lorsque nos descendants devront solder les dettes de notre inconséquence. Ils ne seront pas là pour vérifier la justesse de leurs « antithèses » écologistes.

De même, si un jour cela se gâte très salement, les écolosceptiques et les messieurs « jesaistout » se volatiliseront tandis que les **crabes** disparaîtront dans leur trou. Ainsi, certains d'entre eux ont déjà investi dans des terrains en Nouvelle-Zélande pour se mettre à l'abri du réchauffement climatique et d'éventuels désordres sociaux. D'autres ont acquis des logements de luxe dans des immeubles souterrains, au cas où ça tournerait au vinaigre (voir l'article d'Evan Osnos; *Quand les ultra riches se préparent au pire*, Le Crieur, 2017).

Nous, écologistes, sommes si profondément convaincus de la justesse de notre cause, si persuadés qu'aucun Terrien ne peut manquer d'y adhérer, que nous avons tendance à sous-estimer nos adversaires : du coup, ils nous ont souvent laminés !

Ces adversaires, il faut les regarder dans les yeux.

Les **crabes** et leurs crabillons.

Les scientifiques qui sèment le doute dans nos esprits : physiciens, mathématiciens principalement, ils utilisent les faiblesses microscopiques des théories écologistes pour nous

déstabiliser, passant sous silence l'essentiel, l'irréfutable. Ceux qui sont rémunérés par des multinationales et cautionnent leurs activités coupables mériteraient d'être roués en place de Grève…

Toute l'armée des lobbyistes et, malheureusement, certains journalistes qui vont manger la pâtée dans la gamelle des malfaisants fortunés et influents, aboyant avec les loups, même quand leurs hurlements tournent au délire.

Amis et sympathisants, persuadez-vous bien que les multinationales et tous ceux qui vivent en exploitant abusivement la nature, ne vont pas lâcher l'os comme ça ! Autant essayer de reprendre un bout d'antilope dans la gueule d'un lion. Il faudra une obstination et une conjonction des énergies plus qu'ordinaires pour leur arracher cet os avant qu'il soit curé jusqu'à la moelle.



V. POURQUOI NE SOMMES-NOUS PAS TOUS ÉCOLOGISTES ?

Cette question peut sembler curieuse, et pourtant… Si l'on considère que la plupart des clignotants sont passés à l'orange et plusieurs au rouge, que la possibilité d'émigrer en masse sur une autre planète reste utopique, on peut s'étonner que chaque humain ne mette pas, au premier rang de ses préoccupations, la pérennité de la Terre.

Qu'est-ce qui fait que, aujourd'hui prévenus des perspectives alarmantes, les peuples du monde n'exigent pas une révolution écologique, un changement de civilisation ?

Les cinq raisons qui se dégagent semblent autant de freins à une (r) évolution — une mutation — devenue vitale.

1) La hantise de perdre le confort
2) Notre avidité héréditaire
3) Une conception faussée de l'environnement
4) L'incapacité à visualiser les conséquences
5) La puissance de l'ordre imaginaire

Première raison : Je connais des gens que l'idée de devoir renoncer à un certain confort rend malades ou furieux.

Comme tout le monde, j'espère profiter encore longtemps de la douche à 38 °, de transports efficaces, de la chirurgie non invasive et du chauffage central. Comme beaucoup, je

suis capable de réfléchir à autre chose qu'à la marque de mes godasses, le nouveau smartphone ou le dernier modèle de citadine 4x4. Mais je suis, aussi, prêt à abandonner un loisir s'il constitue une menace pour un biotope. Par exemple, la pêche en mer : je survivrai à la privation de toasts d'oursins ou de friture de girelles…

Nous ne sommes pas assez nombreux à raisonner ainsi.

Que pèse une existence animale face à la possibilité d'extraire un minerai, futur combustible de la centrale qui alimentera ma maison ? Pourquoi une orchidée, aussi rare soit-elle, m'empêcherait de m'éclater sur mon quad ?

Ne pas s'investir dans le combat pour la planète évite de se remettre en cause et de voir menacé son confort, matériel et intellectuel.

Deuxième raison : L'appétit de certains humains n'a pas de limites, la prédation est dans nos gènes. Pour illustrer cette tendance irrépressible, j'ai inventé le ***syndrome du dodo — Nauru.***

Voici sa définition:

Il ne faut pas attendre de solutions de la bonté et de la sagesse humaines dont l'idée qu'elles sont partagées par tous est un pur fantasme. Je n'en veux pour preuve que ce que j'appelle le syndrome du dodo-Nauru, un truc que j'ai inventé il y a plus d'une décennie.

Nauru, appelée aussi l'île plaisante, c'est 21 km² de paradis dans le Pacifique Sud, jusqu'au jour où l'on découvre puis exploite le phosphate de son sous-sol. L'exploitation commence en 1907 et fait de Nauru un des plus riches pays du monde ; à partir de 1986 le gisement décline, les cours du phosphate baissent : exploitation sans freins, dépenses somptuaires, la République de Nauru — créée en 1968 — dépose le bilan en 2004. Il n'y a plus d'argent, plus de terre arable, quasiment plus d'arbres ; les habitants, presque tous obèses, regardent leur île au 9/10ème dévastée, leurs 4x4 et leurs bus qui rouillent, leur banque inutile, leur futur laminé.

Dans les îles Mascareignes de l'Océan Indien vivaient les dodos, ou drontes. Ce bon gros volatile de la taille d'un dindon, pataud, incapable de voler, fut découvert sur l'île Maurice par des marins hollandais en 1598. Il faut admettre qu'un beau dodo rôti à la broche, c'était tentant ! Capture facile, viande abondante, pourquoi se priver ? Malgré tout, qu'auriez-vous fait au moment où il ne restait que quelques couples ; comme les gens du 18ème siècle, les manger jusqu'à la dernière cuisse ? Qu'a pu penser celui qui l'a croquée ? Si vous voulez voir un dodo aujourd'hui il vous reste les livres ou les musées (Londres, Copenhague, Prague).

Voilà, pour moi ces deux exemples sont l'illustration absolue de la sagesse humaine. Ne comptons pas sur le bon sens planétaire pour ralentir ce monde ; trouvons-lui plutôt une issue de secours.

Le malheur c'est que cette névrose n'épargne rien et que ses effets sont ravageurs, dans la mesure où les intérêts économico-industriels sont rarement compatibles avec la préservation des animaux, des plantes et des paysages.

Troisième raison : Beaucoup d'entre nous ne veulent voir que la surface des désordres écologiques du monde, or, les problèmes de l'environnement ne se limitent pas aux dégradations ou aux accidents factuels, ni aux erreurs ou mauvaises intentions des industriels, ni à la négligence ou l'hostilité des politiciens…

Comme Bookchin, Gorz ou Illich, on peut penser que le raz-de-marée urbain, l'empoisonnement des terres et des eaux, la dévoration des forêts primaires, sont révélateurs d'une crise profonde de notre esprit.

La négation des désordres environnementaux et de leur impact, la volonté inflexible de gratter jusqu'à la moelle les ressources de la planète, en disent long sur la psychologie de l'humain moderne.

En particulier, notre relation de domination extrême vis-à-vis de la nature est malsaine et, sans que nous le réalisions, devient le symptôme d'une société qui chosifie — et commercialise — tout, considérant que la nature n'est qu'une ressource, l'humain qu'un objet.

À l'opposé, notre appréciation de l'environnement relève souvent de l'ordre de la fiction (Bambi, doc animalier, le gentil tigre). Et encore plus de l'ordre du rentabilisme : c'est-à-dire qu'un terrain n'est pas un micromonde, mais une opportunité de bâtir, de tracer une route, de chercher des minerais. Un animal n'est pas une vie humaine, mais un produit alimentaire, taillable et corvéable à merci. Une forêt n'est pas un univers où la vie

pullule — encore moins un lieu symbolique —, mais une réserve de grumes pour meubles et papier.

Comme nous sommes une majorité à ne connaître la nature que par les écrans et les loisirs, nous nous en tenons à une vision superficielle des problèmes de l'environnement.

Je suis frappé de ce que nombre d'entre nous ont perdu toute « conscience » de leur environnement non urbain. Bien qu'en quête désespérée de sens, de valeurs et de contenu nous sommes incapables de réaliser que nous avons rompu le lien spirituel avec notre univers.

L'écologisme interroge notre conception du monde et ses dérives, que certains, malgré tout, appellent de leurs vœux : artificialisation, dématérialisation, surhumanisme (l'homme augmenté).

Nous avons, en particulier, perdu une dimension de notre humanité : la capacité à appréhender la nature comme un élément constitutif de notre essence. Six siècles de capitalisme* nous ont formatés à la considérer comme un réservoir (que nous vidons plus vite qu'il ne se remplit) ou un aimable décor pour nos loisirs. Entre parenthèses, le communisme n'a pas fait mieux.

Quatrième raison : notre incapacité à visualiser l'avenir. Si nous parvenions à nous représenter l'aspect de nos campagnes actuelles dans cinquante ans — en restant dans les schémas actuels de développement, nous serions incrédules, choqués ou submergés par le désespoir.

Est-ce la paresse intellectuelle, est-ce le manque d'imagination ? En ne nous figurant pas les conséquences matérielles de nos décisions d'aujourd'hui, nous faisons le lit des déconvenues de demain.

Cependant, un exercice est à notre portée : c'est le « retour vers le futur ». Les lecteurs suffisamment vieux n'auront qu'à piocher dans leurs souvenirs ; les jeunes se contenteront de visionner des documents d'une soixantaine d'années.

---

*Fernand Braudel le fait commencer au XIVe siècle en Italie.

L'opération consiste à examiner ce qui fut, à le comparer avec ce qui est et à se figurer en pensée le résultat logique auquel on aboutira dans six décennies. Prenons, par exemple, l'urbanisation : regardez votre ville dans les années 50, voyez ce qu'elle est devenue et imaginez ce qu'elle sera en 2070 avec le même développement, en supposant qu'il n'y aura pas accélération du mouvement.

Pour celui qui arrive à se représenter le résultat final, c'est une vision éprouvante. Un coup à se mettre un pruneau dans le citron… Malheureusement, peu d'humains se donnent la peine (ou ont le courage) de cette anticipation.

Dernière raison : la force de l'ordre imaginaire

Les penseurs appellent *ordre imaginaire* ce qui construit une croyance collective à partir d'un dogme révélé par une poignée d'initiés : nécessaire pour maçonner la société, si cet ordre nous mène au suicide il faut envisager de le remettre en cause. C'est dans ce matériau qu'on a créé les religions, les idéologies, le catéchisme économique…

Le capitalisme est jusqu'à présent, le moins mauvais système, nous dit-on ; pour autant, est-ce que cela nous interdit d'en chercher un autre ?

Il est extraordinaire que nous révérions ce système corrosif dans lequel nous sommes englués : on comprend son maintien tant qu'il est bénéfique, à nous et à la planète, mais une fois qu'il est devenu plus destructeur que constructif… Il est temps de se dire qu'un ordre imaginaire n'est qu'une construction de l'esprit (que notre esprit peut défaire, par conséquent). Exemple : le caractère immuable des lois de l'économie capitaliste a autant de réalité que mon sixième doigt de pied.

Si demain nous parvenons à construire un autre système (par exemple une économie plus humaine et respectueuse de la nature) nous réaliserons aussitôt que les dogmes libéraux et ultralibéraux n'étaient qu'une fiction, efficace sur certains aspects, mais morbide à long terme.

Cet ordre imaginaire fait que certains croient à une religion jusqu'au fanatisme meurtrier. C'est lui qui a imposé dans notre société les dogmes sacrés, en vertu desquels bien des demandes écologistes sont inapplicables : qui les conteste, qui s'y attaque, est vertement remis à sa place. L'état de la planète devrait pourtant nous pousser à les reconsidérer.

Les plus puissants de ces dogmes sont la *natalité*, la *croissance* et la *vitesse* (voir annexe 4).



VI. OUVRIR SON ESPRIT

Une grande difficulté pour la plupart d'entre nous, et plus particulièrement pour la jeune génération, cible privilégiée des **crabes**, c'est d'ouvrir notre esprit. Ce n'est évident pour personne de renoncer au confort intellectuel du prêt à penser, de résister au robinet toujours ouvert du Kaa médiatique (Aie confiance, petit d'homme… voilà ce que tu dois savoir, voilà ce que tu dois avoir…).

Alors, envisageons quelques exercices d'assouplissements mentaux par la lecture de quelques bonbons au poivre écolo.

1) Nous avons laissé passer une fabuleuse occasion de prendre le bon cap : le premier choc pétrolier, en 1973, nous offrait l'opportunité de démarrer la transition écologique. À l'époque nous avons espéré, abusés par la chasse au gaspi, la création de l'Agence française pour la Maîtrise de l'Énergie, du ministère de l'Environnement (en 1971)…

2) Depuis 1986 nous vivons à crédit (nous empruntons à la Terre bien plus que nous ne pouvons lui restituer et qu'elle ne peut fournir) ; nous allons donc tranquillement vers la faillite, c'est-à-dire vers un risque d'effondrement écologique.

3) Nos réponses aux enjeux sont à côté de la plaque : qu'entendons-nous face aux problèmes de l'heure ? Encore plus, ENCORE PLUS ! Plus de routes, plus de villes, plus de parkings,

de croissance, de vitesse… Réponse à la crise : bousiller encore un peu plus le monde.

4) Nous devenons sourds et insensibles aux cris de la planète parce qu'ils ne nous arrivent plus qu'à travers le cérumen de la saturation. La saturation est l'effet naturel d'une vie bourdonnante ; si l'on y réfléchit, on verra qu'elle est en partie organisée (annexe 4).

5) Aimer la nature ce n'est pas apprécier le ski nautique, la pêche sportive au thon, le scooter des neiges dans la poudreuse d'une station ou une croisière vers le pôle Nord (27 900 € pour quinze jours). Non, non, ça, c'est faire le touriste dans un décor naturel.

Si nous aimons la nature, nous commençons par la respecter en évitant de la troubler, en nous interdisant de la salir ou de la dévaster. Cela veut dire que nous sommes capables de nous contenter d'humbles plaisirs tels que la contempler discrètement, prélever le minimum dans ce qu'elle nous offre, respecter la vie des animaux, qui y sont chez eux autant que nous dans notre F3 ou notre pavillon !

Les bonheurs, dans la nature, ne coûtent pas un radis, du moment qu'on a deux pieds en état de marche et cinq sens pour recevoir ses cadeaux.

Sinon, nous ne sommes qu'un de ces consommateurs qui n'aiment l'environnement que du haut d'un navire, de la coque d'un hélico, juchés sur un 4x4 ou assis dans un autobus climatisé. Non seulement nous ignorons tout de la vie qui fourmille sous nos yeux, mais nous contribuons à ce qu'elle s'étiole !

6) Nous sommes tellement avides, alors que nous devrions être économes de la Terre qui nous permet de vivre. Ne soyons pas comme ces pique-assiette qui squattent les buffets officiels : je me souviens d'avoir assisté à une scène qui illustre parfaitement cette idée.

Une année, j'avais obtenu, grâce à mon père, une invitation pour participer au buffet campagnard de la fête des Mais à Nice. Organisé dans les jardins de Cimiez, ce raout réservé à quelques privilégiés était réputé pour ses tables copieuses et raffinées.

Tout le gratin local, rangé en ligne, écoutait le discours du maire. Ma femme et moi, manants égarés dans cet aréopage, nous nous tenions à l'arrière-garde. Au dernier mot de notre premier magistrat, un spectacle hallucinant me fait venir des yeux de gobie.

Toute la « gentry » galope vers le buffet, comme des Mongols déferlant sur la steppe, et en quelques secondes un mur humain compact me cache les délices gastronomiques. Nous faisons alors route vers les plats désirés : j'ai sous-estimé l'adversité !

C'est une véritable muraille qui coupe tout accès à la nourriture. Pourtant réputé pour mes impacts, balle au pied, je ne parviens même pas à franchir la deuxième ligne, celle qui s'alimente en passant les bras au-dessus des premiers. Et même, plusieurs coups d'épaule et de croupe me renvoient à l'arrière.

Quelques vieillards qui m'avaient paru inoffensifs, se révèlent de véritables teignes. Parmi ceux qui sont au premier rang, les plus redoutables s'empiffrent tout en chargeant leur assiette. Le paroxysme est atteint lorsqu'un convive essaie de s'extraire de là pour aller déguster son butin sur les tables disposées au milieu des oliviers.

Depuis ce mois de mai là, je ne crois pas avoir revu une assiette aussi pleine. En volume, l'équivalent d'un chapeau melon. La pression de ses voisins était telle qu'il ne pouvait plus avancer ni reculer. Au comble de l'exaspération, il a jeté en l'air son plat pléthorique et trouvé une sortie pendant que les gens débarrassaient leurs vêtements des éclats de nourriture.

Croyez-moi, ce jour-là j'ai touché du doigt un des fonds de la nature humaine…

7) La transition écologique exigera des sacrifices : penser qu'on pourra l'exécuter sans contreparties est illusoire.

Je vois bien que la voie de la transition est sacrément étroite, et je comprends la répugnance compréhensible de beaucoup d'entre nous. Malgré tout il faudra vaincre cette répugnance, à moins de préférer, à un changement exigeant, mais progressif, le grand n'importe quoi qui régnera si la situation nous échappe.

Pour avoir une idée de ce grand n'importe quoi, il suffit de considérer nos difficultés face aux catastrophes naturelles et industrielles [par exemple, Fukushima ou la pollution du Golfe du Mexique] et de se figurer ce qui arrivera si le pétrole, l'eau ou des denrées viennent à manquer. Il est fort possible que les réalisateurs de films catastrophes soient très en dessous de la réalité… Il faut se souvenir de la panique et du pillage éclair des magasins au moment de la guerre du Golfe ?

Une transition bien menée devrait maintenir la satisfaction des besoins fondamentaux, et donc éviter toute rupture dans la fourniture d'habitat, de chauffage, de nourriture, d'eau, de déplacement et de communication… Tout en réduisant la voilure dans le domaine du gaspillage et en arrêtant la dévoration des terres et des ressources de la planète !

Le paradoxe c'est que cette transition devra être progressive (pour ne pas jeter des millions d'humains dans la précarité en ruinant les économies), mais rapide (pour éviter de dépasser le point de non-retour, si ce n'est déjà fait).

Un exemple footballistique : est-ce bien raisonnable de chauffer des pelouses en hiver et de rafraîchir des stades en été ? Là, hurlements de douleur des Terriens concernés… Et pourtant, pendant qu'on dégèle l'herbe là, il y a, pas si loin, quelqu'un qui n'a pas les moyens de dégeler son appartement !

Les quarante-quatre années perdues depuis le premier choc pétrolier ne se rattraperont pas et, la situation ayant empiré, l'urgence est phénoménale ; cependant, notre mode de vie ne résisterait pas à un basculement brutal dans la civilisation écologiste. Ce n'est pas une raison pour remettre éternellement les décisions inéluctables. Aujourd'hui, objectivement, le passif

écologique est tel que le solder suppose des sacrifices à la proportion de ce que nous n'avons pas fait depuis 44 ans ; et plus nous attendrons, plus ils seront énormes.

8) Et si nous nous parlions sérieusement au lieu de perdre du temps avec des futilités ou des problèmes qui disparaîtront avec nous.

Nous voulons sauver nos billes ? Alors persuadons-nous de trois choses : 1- c'est parti pour mal se terminer, 2- nous avons le droit de contester l'ordre libéral qui est en train de dissoudre l'humanité, 3- il faut que les **crabes** arrêtent de nous jouer du ukulele et de la flûte.

Stop à ce petit jeu crétin où l'on enchaîne… nouvelles alarmantes le lundi, inquiétudes le mardi, déploration le mercredi, incantations le jeudi, bonnes résolutions le vendredi et, suite à un week-end gaspi, « business as usual » le lundi, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait gratté la planète jusqu'à l'os.



VII. POURQUOI AGIR ?

Parce qu'il y a urgence ? En fait, j'entends ce mot depuis mes 21 ans, depuis la conférence de Stockholm (1972) ; par conséquent, quarante-six ans plus tard, il y a **superméga urgence** !?

Parce que tout système, même très ancien, peut s'effondrer d'un coup [voir les Sumériens, les Incas, l'URSS…*], autant l'anticiper.

Parce que nous avons besoin de la beauté de la nature : elle nous grandit, nous pacifie. Devant un site admirable, on ressent une sorte d'exaltation, d'apaisement, ou de plénitude ; on se sent échapper à la médiocrité.

Parce que, devant le chaos de notre monde (architectural, social, mental…), la nature, même retouchée par l'activité paysanne, nous offre le spectacle de l'harmonie : la réduire, la défigurer, c'est renforcer la discordance du monde et préparer inéluctablement un avenir brutal, inégalitaire, égoïste et intolérant, sans doute paranoïaque.

Parce que, hormis quelques centres urbains anciens, où trouve-t-on les lieux pour se ressourcer, recomposer nos forces mentales ? Où trouve-t-on un reste de poésie, de pittoresque, d'imprévu ? Un endroit où se rafraîchir de la lassitude de vivre

*À ce propos, ne pas hésiter à lire Negri et Hardt qui ont analysé la fragilité de l'empire capitaliste dans la Déclaration, formidable petit livre fourmillant d'idées.

au sein du bruit, de la foule, où abandonner les engorgements routiers, l'étouffement de l'esprit, la machine infernale qui n'exige que toujours plus de vitesse ?

Parce que, jusqu'à présent, et quoique certains rêvent de cultures hors-sol, la nature fournit les seuls espaces où s'épanouit notre nourriture. Si, d'ici dix ans, nous étions capables de bétonner toutes les terres arables du monde, notre peau ne vaudrait plus tripette ! Malgré la pénurie prévisible de sols fertiles, nous continuons de démolir notre garde-manger.

Parce que la nature constitue un incroyable réservoir pharmaceutique, que nous sommes loin d'avoir exploité dans sa totalité. Songez que nous avons peut-être provoqué l'extinction d'une plante qui aurait pu soigner la maladie qui nous emportera !

Enfin, et même si certains caressent l'espoir d'aller coloniser de lointaines planètes (Ah, ces auteurs de science-fiction !), la Terre reste notre maison, le seul endroit où notre vie est possible. Quelle idée de l'abîmer ? Un jour que, petite tornade de sept ans, j'avais un peu pété mon mécano, mon grand-père m'a dit de ne jamais casser ce que je n'étais pas capable de réparer. Je serai mort avant d'avoir oublié cette leçon…

Si aucun de ces arguments ne vous convainc, je vous suggère de prendre déjà un billet pour Mars* où vous trouverez un monde sans impuretés, c'est-à-dire, sans végétaux ni animaux sauvages, et, suprême bonheur, sans écologistes !

*Projet Mars One de Bas Lansdorp, installation sur Mars en 2025.



VIII. COMMENT AGIR ?

Pour ceux qui doutent encore ou qui gardent une hostilité, la première action peut être d'approfondir le sujet, en se disant que les enjeux méritent bien de sacrifier quelques heures à la lecture ou à des recherches sur le Net.

Pour les autres il est temps de passer à l'action, à notre petite échelle, mais opiniâtrement. Je n'ai jamais rencontré de surhomme ni aucun Atlas capable de porter sur ses épaules les malheurs du monde, aussi, comme le disait mère Téresa, qui tenait bon devant les vagues incessantes de la misère humaine : « Nous réalisons que ce que nous accomplissons n'est qu'une goutte dans l'océan. Mais si cette goutte n'existait pas dans l'océan, elle manquerait. »

Je fuis comme la peste les déclinistes, les catastrophistes, les pisse-froid. Par exemple, je me sens très éloigné de la deep ecology et des mouvements comme VHEMT* qui verraient sans regrets disparaître l'humanité.

A/ Refuser d'être l'individu « hétéronome »

C'est le philosophe Cornélius Castoriadis qui a inventé cette expression, mais c'est sa définition que je tiens à retenir :

*Loin de ce sigle glaçant [Voluntary Human Extinction Movement] j'ai inventé dans un des mes romans, ***Dévastation***, l'acronyme NALASH, pour Nature Avant L'homme, Ambition : Sauver l'Humain… Je vous laisse juges de la nuance.

« L'individu hétéronome, perpétuellement distrait, zappant d'une jouissance à l'autre, sans mémoire et sans projet, prêt à répondre à toute sollicitation d'une machine économique qui, de plus en plus, détruit la biosphère de la planète pour produire des illusions appelées marchandises. » Sic

Le premier geste que vous pouvez faire, c'est de faire naître en vous l'intention d'agir pour notre environnement.

B/ Garder (ou rétablir) un vrai contact avec la nature

Quand on vit dans un environnement exclusivement urbain, on perd toute sensibilité vis-à-vis de la nature, et on finit par ne plus comprendre la réalité des problèmes environnementaux : comment croire que les oliviers sont menacés quand les rayons de mon supermarché regorgent de bouteilles d'huile, ou que des espèces animales disparaissent quand des documentaires m'en montrent tous les jours.

Beaucoup de Terriens s'imaginent aimer la nature : par exemple, les pratiquants de la moto verte se bercent de cette illusion, sans réaliser qu'ils la contemplent à travers des lunettes poussiéreuses, écoutent ses bruits au milieu des vrombissements du moteur, respirent ses parfums dans les gaz d'échappement, empruntent ses chemins en les labourant jusqu'à la roche. C'est la moto qu'ils aiment, pas la nature !

Cultiver notre rapport à la nature nous évitera peut-être une noyade tragique : en effet, les indigènes des îles Andaman ont échappé au tsunami qui a ravagé l'Asie du Sud-est en 2005, parce qu'ils ont su interpréter des signes qui auraient échappés à la plupart des citadins. Le fait est qu'ils vivent au contact de la nature, depuis 60 000 ans dans le même secteur ; ça aide…

C/ Affiner constamment sa pensée et ses connaissances

Être convaincu, ne dispense pas de se remettre en cause : défendre l'écologisme suppose exigence et honnêteté

intellectuelles, c'est-à-dire rafraîchir ses savoirs, les étendre, les enrichir et même étudier les contradicteurs.

D/ Montrer l'exemple

On ne convainc bien que par l'action exemplaire, et sans cohérence on dessert la pensée que l'on croit soutenir. Donc, si je me dis écologiste, je ne laisse pas traîner mes déchets dans la nature (comme certains de mes confrères pêcheurs et randonneurs), je n'achète pas de prunes ou de fraises en hiver (qui ont fait de nombreux kilomètres en avion), et ainsi de suite.

À celui qui débute dans le NALASH, je propose de commencer par de petits gestes. Il faut prendre ses marques ; plus tard — mais pas trop — viendront les actes plus consistants.

E/ Transmettre par contamination et convaincre

C'est une tâche ingrate dans la mesure où beaucoup de nos concitoyens s'intéressent à la défense de l'environnement à peu près autant que je me passionne pour le curling ou le cricket.

Je n'en veux pour preuve que la réaction d'un automobiliste du Loiret qui, devant les restrictions à la circulation, suite à un pic de pollution de l'air, vitupérait « Ils nous cassent les couilles avec leur pollution ! Tout ça, c'est des conneries ». Si je me suis trompé sur un mot ou un autre, je pense ne pas avoir trahi sa pensée. Et c'est le cri du cœur de bien des Terriens.

F/ Soutenir

Localement, des gens se battent pour défendre notre cadre de vie ou notre accès à une nourriture saine ; ils sont le plus souvent une poignée de bénévoles, à faire le sale boulot contre des élus parfois malveillants, au milieu de citoyens indifférents, donnant de leur temps et de leur énergie. C'est décourageant. Assister à une réunion publique, approuver ou dialoguer sur un réseau social, signer une pétition : autant de gestes qui regonflent les militants épuisés.

G/ Résister

La difficulté est considérable. L'écologisme exige déjà le courage d'affronter la vérité, de surmonter le découragement, d'accepter une forme de responsabilité. Il demande encore plus : céder le minimum de terrain devant les bulldozers du libéralisme.

Il faut ramener à sa taille humaine l'épouvantail hypertrophié du décideur, du puissant, pour retrouver des rapports normaux. Les hommes de pouvoir ne sont pas intouchables. Si le monde que nous voulons ne correspond pas à leurs intérêts personnels, c'est tragique, mais pourquoi nous imposeraient-ils une situation qui nous heurte et nous lèse profondément ?

Nous n'avons aucune raison de nous laisser impressionner ou terroriser par ces messieurs à cravate. Dégonflons les baudruches, débouchons le tout à l'ego, dynamitons jusqu'au dernier piédestal.

L'idée est de démonter ces relations vouées à l'échec — car ces hommes sont dans l'incapacité de nous entendre — pour reconstruire un rapport normal, c'est-à-dire fait d'échanges où le décideur sollicité est apte à ressentir, assimiler ou accepter le point de vue de son interlocuteur.

Où puiser l'énergie pour s'opposer ? Que de fois j'ai été désespéré par la morgue des pollueurs, l'étendue de certains désastres ou la disparition de gentils coins de nature. La force de remonter je l'ai trouvée dans l'amour profond de la Terre et la pensée de mes descendants.

Un coup de mou ? J'imagine mon arrière-petit-fils, englué dans un marasme écologique irréversible, se demandant ce qu'a fait son arrière-grand-père (ou ce qu'il n'a pas fait) pour le livrer à un monde aussi poisseux. Mon esprit brûle à l'idée qu'il soit contraint de rationner sévèrement son chauffage, ses déplacements, son eau, parce que nous n'avons pas su dire

non — et quelle force il faut pour s'opposer ! — aux menteurs qui protègent leurs intérêts financiers ; quelle volonté pour ne pas céder aux sirènes de la surconsommation, refuser le chantage à l'emploi, accepter la sobriété quand d'autres se « gobergent » honteusement.

H/ Faire

Aussi petits que nous soyons, nous pouvons offrir notre force à notre pacifique armée en marche. Aucun geste n'est dérisoire, aucune idée n'est négligeable.

Gestes du quotidien

- Réduire et trier les déchets, si possible les valoriser (composteur, briques de papier combustibles…)
- Privilégier les produits à emballage recyclable
- Renouer avec son vélo à chaque fois que la voiture n'est pas nécessaire (et pas de mauvaises excuses, aux Pays-Bas où ça caille et ça pleut, beaucoup de gens vont au travail à vélo)
- Acheter d'abord ce qui est produit en France, et, encore mieux, localement chez un artisan de proximité, sinon dans les chaînes de magasins respectueuses de la déontologie écologiste
- Dans la mesure du possible, accompagner ses enfants ou ses petits-enfants à pied jusqu'à l'école ou pour leurs activités
- Ne pas gaspiller (ne rien jeter de réutilisable ou en faire profiter les autres)
- Soigner son bilan carbone, ne pas gaspiller l'énergie
- Créer son oasis nature, sur le balcon ou dans le jardin, pour contribuer à la biodiversité
- Consulter le site de L'ADEME qui fournit de nombreuses pistes sur l'action écocitoyenne. Le livre *Famille zéro déchet* donne également des indications très utiles.

Gestes d'engagement

Partout en France des femmes et des hommes se dépensent pour protéger leur planète, à la mesure de leurs moyens, et les rejoindre est aussi facile qu'acheter une baguette de pain.

Arriver à durer dans cette motivation c'est une autre affaire… Le mieux est de trouver chaussure à son pied, en cherchant l'association où l'on se sentira bien, où l'on sera efficace. Au besoin, changer tant qu'on n'a pas trouvé sa zone d'efficacité.

Voici quelques pistes. Vous pouvez…

Devenir un Chiendent !

Consulter l'annuaire des associations de défense de l'environnement, sinon le registre de celles de votre commune.

Vous intéresser aux antennes locales de Colibri, Terres Fertiles, LPO, Greenpeace, Fondation Hulot, CRIIRAD, France Nature Environnement, WWF, Les Amis de la Terre, Alternatiba,…

Aller voir du côté des agitateurs d'idées comme Finance Watch, Confédération paysanne, Groupe d'Histoire des forêts françaises, Les gentils virus pour la démocratie, ATTAC, Collectif pour une transition citoyenne, Negawatt…

Écouter avec profit des émissions aussi positives qu'informatives telles que *Carnets de campagne* de Philippe Bertrand (et son livre) ou *CO2 mon amour* de Denis Cheissoux sur France Inter, *De cause à effets* d'Aurélie Luneau sur France Culture, *C'est pas du vent* d'Anne Cécile Bras sur RFI, les chroniques de Virginie Garin sur RTL.

Regarder des images subversives, comme les vidéos *La Barbe* de Nicolas Meyrieux et celles du Professeur Feuillage ou de Bridget Kyoto, *Cash investigation* de Lise Lucet, *Arrêt sur images* de Daniel Schneidermann ou certains bons films : *Mon oncle* de Jacques Tati, *L'an 01* de Jacques Doillon d'après une BD de Gébé, *Dersou Ouzala* d'Akiro Kurosawa, *Into the wild* de Sean Penn, *Demain, Power to change, Qu'est-ce qu'on attend ?*,…

Visiter le blog de Bruno Parmentier *Nourrir-manger.fr*.

Soutenir tous ceux qui essayent de préserver notre capital végétal (Kokopelli, Semences paysannes, Fruits retrouvés, Humanité et Biodiversité, Nature et Progrès, Les croqueurs de pommes, Association Fermes d'avenir, Terre de liens…). Et tous les cultivateurs et pépiniéristes qui respectent la biodiversité.

Jeter un œil sur tous ceux qui innovent en respectant la Terre (Enercoop, Easygreen, Marcel Mézy et sa solution Bactérisol, Unéole et ses éoliennes urbaines, Guillaume Piton et son camion énergie, Yvan Bourgnon et son voilier Sea cleaner, maisons de la société Brikawood, bouteilles végétales de Lys Packaging, le vélo Podride à quatre roues de Mikael Kjellman…)

Financer — même très peu — ceux qui ont autant le souci des humains que de la terre (Jardins de cocagne, NEF, Jardins familiaux, Incroyables comestibles, CMR, Initiative France, La plateforme pour le commerce équitable, Vie nouvelle, Fabrique de l'emploi, GNIAC, C'est qui le patron ?!…).

Infiltrer une équipe municipale pour y semer les graines de l'écologisme.

On peut adhérer à un des partis politiques, mais, outre qu'ils sont idéologiquement minéralisés, il est très malaisé d'y repérer les écologistes convaincus. D'ailleurs, le même problème se pose au moment des élections : combien avons-nous vu de ces leaders qui, la main sur le cœur, partis pour la croisade environnementale, se contentaient à l'arrivée de mesures dérisoires !? Et ne parlons pas des renégats, qui virent les ministres de l'Environnement dès qu'ils s'agitent (Delphine Batho écartée par François Hollande) ou qui craquent sévèrement (Nicolas Sarkozy et son « l'Environnement, ça commence à bien faire »).

Ne perdons pas de vue que nous possédons deux armes fatales qui, utilisées par une masse d'humains, désintégreraient tous les kystes anti-écologiques : le bulletin de vote et la carte bancaire.

Élire un candidat qui a une vraie éthique environnementale, c'est faire progresser la cause de la planète et de nos descendants. Une fois éliminés les fantaisistes, il faut repérer

les joueurs de pipeau, ceux qui se taillent un beau costume vert pour aller pêcher les voix. Quarante ans qu'on les entend pérorer, les faux-derches de l'écologisme, alors ne marchons plus : au bout de trois phrases on voit le masque ! Peu importe qu'il soit de droite, de gauche ou de la planète Mars : un politicien ne doit nous rallier qu'à proportion de sa sincérité intellectuelle, telle qu'elle semble être chez Kosciuko-Morizet, Hamon, Mélenchon ou Hulot.

Quant à ceux qui parlent de transition écologique comme un perroquet peut chanter la Marseillaise, laissons-les à leur vide. Il y a plus à se nourrir au contact de personnalités comme Isabelle Autissier, Paul Watson ou Chico Mendes.

J'aimerais croire à l'homme de génie qui transformerait les **crabes** en crevettes écolos, mais j'ai plus confiance dans l'énergie collégiale : pour produire des idées et des solutions, il faut une symbiose de toutes les intelligences éclairées, poussées par une volonté des peuples de renaître et de briser un mécanisme fatal.

Notre deuxième arme, c'est notre carte bancaire : en tant que consommateur notre pouvoir est immense. Boycottez un produit, une marque : vous ferez plier le géant qui est derrière. Si demain nous refusons d'acheter les produits écologiquement douteux, nous pouvons mettre au pas les multinationales scélérates et nous risquons de favoriser des productions locales, honteusement concurrencées par le commerce véreux.

Les monstres ne sont que des colosses aux pieds d'argile ; c'est notre inertie qui les rend forts. Ne nous laissons pas momifier par *Mon sang tôt, Ah ma zone, Bailleur, Goût gueule, Hic et ah* ou *A Peul.**

Nous pouvons les faire trembler, même si nous sommes ridiculement petits.

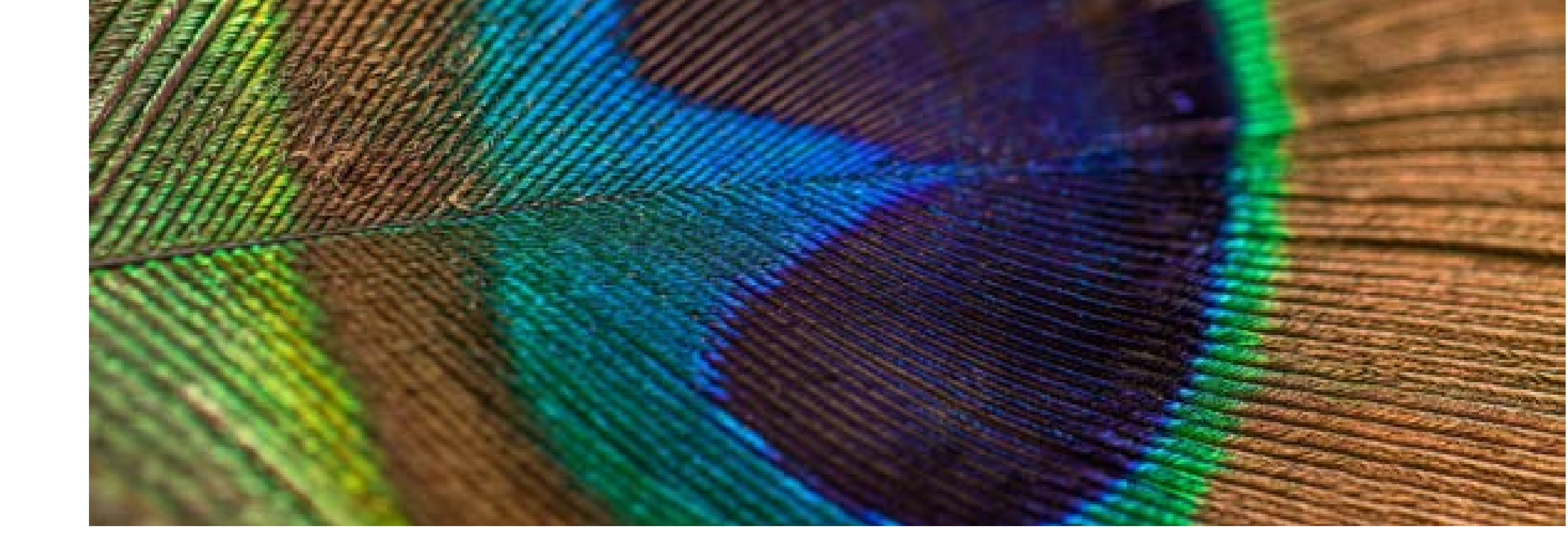
---

*Je n'ai pas les moyens d'un procès, d'où le travestissement.

P.S.1 : Que les associations et acteurs de l'écologisme que je n'ai pas cités dans les énumérations ci-dessus me pardonnent, il aurait fallu un livre entier pour les nommer tous.

P.S.2 : Tous ces renseignements, comme l'ensemble du livre, appellent vérification, ne serait-ce que parce que je vous demande de ne pas me croire sur parole, mais d'exercer votre sens critique.

Une deuxième raison de vous convier à examiner mon texte avec un œil acéré, c'est que l'actualité écologiste évolue très vite. Ainsi, à la page 46, dans la liste des agitateurs d'idées, j'ai dû retirer le Collectif Roosevelt qui vient de se dissoudre au mois de novembre (2018).



IX. DES RAISONS D'Y CROIRE

Je ne crois pas à l'apocalypse, vision presque cinématographique de la fin de notre monde : mourir sur une musique de Wagner noyés par les tsunamis et inondations du siècle, ou pulvérisés par une comète assassine, ça a de la gueule, ça flatterait presque notre goût du spectacle morbide. Je crains plutôt un pourrissement, l'avènement d'un monde paranoïaque, concentrationnaire, injuste et esclavagiste. Ceux qui trustent pouvoir et richesse saccagent et continueront à saccager le monde, à moins que les lueurs ci-dessous soient celles du petit jour…

Greg Carr a sauvé le parc de Gorongosa, au cœur du Mozambique, en y dépensant 2,7 millions d'euros par an depuis 2006.

Sebastiâo Salgado docteur en écologie agricole et photographe célèbre, a reboisé 700 ha de terres épuisées : il lui a fallu 2,5 millions d'arbres.

Marion Clifton Davis a fondé la réserve nationale privée de Nokuse (Floride) sur 220 km2 et a dépensé 90 millions $ pour y planter 8 millions de pins.

Oslo devrait devenir la première capitale sans voitures de particuliers d'ici 2019.

Les initiatives de communes différentes éclosent : Ungersheim et ses 21 projets pour l'après-pétrole, Loos-en-Gohelle, Grande-Synthe...

Les humains fourmillent d'idées : Yvan Bourgnon et son voilier Sea Cleaner (voir aussi le Ocean Clean up de Boyan Slot) ; les micro-éoliennes d'Arun et Anoop George, les maisons Brikawood ou la maison baluchon de Laëtitia Dupé ; l'architecture de bambou de Simon Vélez ; la tour Hypérion en bois de J.-Paul Viguier et ses 90 logements ; Paul Stamets qui veut soigner avec des champignons…).

Le mouvement Urgenda, aux Pays-Bas, a fait condamner l'état néerlandais pour non-respect de ses engagements climatiques (juin 2015).

Les conversions se multiplient : Bernard Laponche (ex-pronucléaire), Edgar Pisani aujourd'hui décédé (ex-agriculture intensive), Mélanchon et Hamon (ex-socialistes), Naoto Kan devenu antinucléaire (ex-Premier ministre du Japon)…

L'abandon du projet de Notre-Dame des Landes*, le refus de la pêche électrique.

La ferme du Bec Hellouin a prouvé que la permaculture est viable et même rentable (évidemment moins que la finance spéculative).

Des millions d'humains, chaque jour, pensent d'abord aux autres et à la nature. Que leur discrétion ne nous porte pas à croire qu'il n'existe sur Terre que des rats cupides et égoïstes.

---

*Je signale, à tous ceux qui ont été partisans du projet d'aéroport, qu'ils ont eu, pour la première fois depuis des lustres, l'occasion d'éprouver ce que les écologistes ont connu dans la plupart de leurs combats : la déception, l'amertume, le découragement, l'ulcération. C'est douloureux, n'est-ce pas ?

X. DIALOGUE

Si vous vous convertissez à l'écologisme, sachez que, comme les martyrs chrétiens, vous subirez des persécutions et les incroyants attaqueront la chair de vos convictions.

Voici quelques armes qui vous éviteront, selon le cas, d'être écorchés, dépecés, lacérés…

S'il fallait écouter les écolos, on ne ferait plus rien !

Si, si, faisons, mais autrement.

Nous vous avons compris : vous voyez bien, nous nous mettons au développement durable, à l'énergie verte…

… Et surtout au green washing ! J'adore qu'on me prenne pour un imbécile, notamment l'élu qui, à la place de notre forêt de pins parasols, construit une technopole « respectueuse de l'environnement ». Le premier respect de la nature c'est de la laisser en vie.

Nous allons organiser des Assises, des Conférences, des Sommets, des Grenelles… pour l'environnement !

Je traduis : « Allez, tiens, un os à ronger, et coucouche panier ! ». Comme je le dis volontiers, quand on a besoin des COP c'est que le bateau coule.

Le parlement européen [la commission] a validé notre projet [notre produit], tout de même !

Waouoou !! Et sans intervention de lobbyistes ni pression amicale de politiciens ? Trop fort.

Les écovilles c'est bien joli, mais ça ne marche pas. Regarde, les Chinois ont laissé en plan Dongtan, près de Shanghai !

Si une expérience qui foire suffit à interdire tout projet du même type, l'aéroport de Notre-Dame des Landes aurait été enterré bien plus tôt, vu que Tokyo Narita au Japon vivote, que Montréal Méribel a été un échec cinglant, et que Ciudad Réal, fermé quatre ans après son inauguration, a été vendu 56,2 millions d'euros, bien que construit pour 1,1 milliard !

T'as jamais lu Jean de Kervasdoue ? Qu'est-ce qu'il vous met, les écolos ?

Tu me prends pour un microcéphale, ou quoi ? Bien entendu que je lis les textes de l'opposition, comme ceux de Vincent Courtillot et du Grinch (Claude Allègre). J'ai même poussé le vice jusqu'à lire du Jean-Marc Sylvestre ! Et je me suis bien marré. Ce sont des hommes intelligents, alors je laisse des plus forts que moi les ratatiner, comme quand Arthur Dessler a réfuté de façon sanglante Richard Lindzen, le champion du monde de l'écoloscepticisme…

Tu veux revenir à la bougie ?

Évidemment ! Et casser la glace en hiver pour faire ma toilette, laver les draps à la main dans la rivière, cuire mon steak sur le feu de bois (Ah, merde, mauvais argument, aujourd'hui on appelle ça un barbecue !), mâcher les peaux de bêtes pour les assouplir comme le faisaient les femmes inuits,… C'est bien Alphonse Allais qui disait : « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet. » ?

C'est le progrès !

Exactement l'expression qu'utilisait Torquemada (grand inquisiteur) quand on lui présentait une nouvelle machine à tortures.

Tu préfères les petits oiseaux aux emplois ?

Il y a quarante ans je me laissais berner par cet argument… Tu as remarqué qu'il y a moins d'oiseaux, moins de poissons, moins de nature et… moins d'emplois dignes de ce nom ?

Il faut des ZAC, des rocades, de nouveaux quartiers ! Tu ne peux pas entraver le développement ! !

Je suis né dans une ville de 220 000 habitants (Nice) ; devenu adulte je l'ai quittée pour une de 8 000 (Condom) : je n'ai pas noté qu'on y vivait plus mal. Je ne comprends pas le lien systématique que les élus font entre croissance (notamment démographique) et bien-être. Le maintien d'une mixité des âges et des milieux sociaux, l'amélioration des services et des espaces urbains me semblent autrement pertinents.

T'inquiète, les économistes et les ingénieurs vont trouver des réponses aux problèmes d'environnement…

Je crains qu'ils se trompent (et nous trompent) quand ils prétendent pouvoir trouver des solutions à ces désordres, et ce, pour deux raisons.

Primo, ils traitent ces problèmes sans conviction écologiste et ne peuvent apporter que des réponses palliatives, sans jamais s'attaquer aux questions de fond. C'est pour cela que la technologie ne peut que déplacer les problèmes d'environnement et non les résoudre.

Secundo, certains problèmes sont insolubles tant qu'on ne change pas le « logiciel » de départ, comme disent les journalistes. Par exemple, l'énergie : si l'on reste dans la même idéologie, chaque amélioration sera mangée par l'évolution de la demande.

Je m'explique : en ce qui concerne la fourniture d'énergie, tout gain d'efficacité est dévoré par les besoins sans cesse croissants ; en ce qui concerne sa propreté, toute pollution est remplacée par une autre (l'électricité à la place du gazole pose la question du recyclage des grosses batteries et de la source plus ou moins polluante qui la produit). On ne peut espérer sortir du cercle des problèmes qu'en changeant les paramètres et les questions : par exemple, avant de se jeter sur l'auto électrique, repenser la place de la voiture dans la ville, les modes et horaires de déplacement, les types de véhicules (pourquoi pas un vélo urbain électrique avec coque amovible en cas de pluie).

L'environnement c'est bien gentil, mais ce que veulent d'abord les gens c'est un job !

Et c'est parfaitement légitime. Justement, parlons-en, au moment où dans de nombreux bureaux d'étude on prépare en catimini la conversion robotique. Tous ceux qui vont devoir céder la place à des systèmes automatisés dans les prochaines décennies (comptables, traders, enseignants, et bien d'autres) devraient manifester pour obtenir une réflexion sur la philosophie de l'emploi. C'est maintenant ou jamais : quel est le but du travail ? Vers quelles formes d'emplois allons-nous ? Combien d'humains y auront accès ?

Les écolos, vous n'êtes jamais contents ! Vous avez des «parcs» pour profiter de la nature, alors ne nous emmerdez pas !

D'abord, tes parcs il ne faut pas qu'ils soient, comme le crédit carbone, une caution pour saloper tout ce qui est autour. Ensuite, je trouve pervers qu'on soit obligé de protéger des sites et des espèces, car cela veut dire que nous faisons peser une menace sur eux. Si nous avions une conscience de la nature, nous réduirions notre impact sur la planète sans recourir à ces mesures conservatoires.

Nombre d'entre nous ne partagent pas ce point de vue et n'apprécient la nature que dans la bulle artificielle d'un Center Park ou aménagée d'allées cimentées, d'ascenseur et de panneaux pédagogiques.

Arrête de stresser : l'ère numérique va résoudre toutes les difficultés !

Désolé, je conteste le terme d'ère pour le numérique, c'est juste un bourgeonnement de l'ère industrielle. Pour moi — et si je simplifie outrageusement — après la préhistoire, l'ère pastorale et l'ère industrielle, il est temps d'arriver à l'ère écologique, ou ère du NALASH (Nature Avant L'homme ; Ambition : Sauver l'Humain*).

---

*NALASH : voir mon roman, *Dévastation*... Je peux bien me faire un peu de pub, quand même !

L'idéal serait de retrouver un rapport harmonieux et réjouissant avec la nature, sans perdre les acquis des ères précédentes, c'est-à-dire, la satisfaction des besoins primaires, que je me permets de revisiter :

Se nourrir… sainement, en suffisance, sans se suralimenter

Se loger… sobrement, mais dans le confort

Se soigner… le nécessaire avec le souci de prévenir les maux

Se déplacer… par des moyens multiples et économes

S'équiper… de l'indispensable, d'objets réparables et recyclables.

Tout le reste c'est du bonus, auquel chacun a le droit d'aspirer dans la mesure où l'environnement est respecté ; même si certains de ces « plus » revêtent une importance évidente (communiquer, se cultiver), leur carence n'engage pas notre survie.

Pour ceux qui m'auraient mal compris, posséder 3000 paires de chaussures comme madame Marcos relève d'un mépris de la planète tout autant que de la psychiatrie. Comme Howard Hawks avec ses chemises ou des milliardaires qui posséderaient vingt maisons.

Eh, oh, les écolos ! Vous croyez que vous allez faire la révolution ! ?

Je veux, mon gars ! D'accord, depuis Mao ce mot est à manier avec des pincettes, mais, avons-nous le choix ?

Depuis quarante ans, les écologistes appellent à une évolution : la force des résistances et l'étendue des dégâts sont telles qu'une transition, au rythme où nous agissons, risque d'être insuffisante pour éviter les conséquences irréparables.

C'est donc à une révolution qu'il faut appeler, j'entends une révolution mentale et comportementale.

Mentalement, nous devons lutter contre le besoin — dément — de domination sur la nature, et considérer la planète comme une collaboratrice.

Il est temps de…

– repenser les notions de croissance, de vitesse et de progrès

– utiliser les expressions telles que économes de la Terre, BIB (Bonheur intérieur brut), répartition de la richesse planétaire…

– concevoir de vivre mieux avec moins de superflu

– revoir l'échelle de nos aménagements, retrouver la dimension humaine.

Pour ce qui est du comportement, si nous arrivions déjà à ne pas saloper notre environnement, à ne pas prélever des ressources inconsidérément et à accepter un minimum de sobriété, ce serait énorme !

Donne-moi juste une bonne raison de devenir écologiste !

Les emplois : la société capitaliste, quand elle ne les taille pas à la hache, les précarise et remplace les métiers par les petits jobs. Tout le contraire de la société écologique.

La santé : les pédiatres dénoncent l'explosion des allergies dues à la pollution atmosphérique. Je présume que tu n'as pas envie d'avoir des enfants (petits-enfants) asthmatiques ? Il n'y a que l'écologisme pour s'attaquer aux racines de ce problème.

Les paysages : ça te plaît de voir les campagnes remplacées par des routes, des hangars (centres logistiques ou commerciaux) et des parkings ? À l'œil, c'est tristounet. Sans approche écologique, dans cinquante ans tu feras du vélo au milieu des ZA, des ZI, des parcs d'activité et des technopoles. Ceci dit, chacun son sens de la poésie visuelle…

Ce qui est pénible avec vous, les écolos, c'est que vous vous croyez destinés à sauver le monde !

Si tu vois un type qui se noie, tu le regardes couler ? En fait, les « écolos » ne sauveront pas le monde si les Terriens n'ont pas envie qu'on le sauve, et en réalité les hommes et leur civilisation sont bien plus menacés que la Terre. Moi, je tente un baroud d'honneur, puis j'irai planter mes choux loin de la fureur et du bruit…

Ça fait soixante ans qu'on pollue : on s'en porte pas plus mal !

Si tu le dis… J'ai connu un cirrhotique qui se promenait avec une poche urinaire, le visage tout gris. Interdit d'alcool, il n'acceptait pas qu'on laisse entendre que sa maladie était due aux milliers d'apéros qu'il avait descendus. Tu me le rappelles un peu.

Et dire que c'est nous qu'on traite de fanatiques (Rachel Carson a été qualifiée de « défenseur fanatique du culte de l'équilibre de la nature ») !

Tu sais, les problèmes d'environnement, c'est comme les termites : tu crois que tes boiseries sont saines jusqu'au jour où ta maison te tombe sur la tête…

Vous êtes contre la croissance, mais tu connais la devise du capitalisme : « Croître ou mourir » !

Continue à réciter cette formule et un jour tu pourras remplacer OU par ET…

Sérieux, tu crois que les responsables vont tuer la poule aux œufs d'or ? Ils n'iront jamais jusqu'à détruire la planète !

Reviens sur Terre : c'est une illusion de penser que les **crabes**, ces hommes si sérieux, ne commettraient pas un crime contre la planète et, qu'en tout état de cause, la science trouvera des solutions à chaque crise environnementale. Tu as vu comme nous sommes crédules : les pieds dans la m…, nous gobons tous les mirages de la société marchande, sans réaliser que les paradis que l'on nous fait miroiter ne seront accessibles dans leur plénitude qu'à ceux qui auront les moyens de se les payer.

Et puis lis l'article d'Evan Osnos, journaliste au New Yorker et professeur à Harvard, sur ces ultra-riches qui se préparent au pire…

Ouais… Enfin, vous parlez, vous parlez, mais vous ne feriez pas mieux si vous étiez au pouvoir !

Détrompe-toi : nous débordons d'idées. Et elles risquent d'améliorer la vie. Tiens, dans le désordre :

– organiser un référendum sur un pacte écologique qui entamerait la transition ; si le **oui** l'emportait, l'État s'engagerait

à long terme sur le financement (histoire de changer ses habitudes…).

– créer un mouvement, non partisan, pour rassembler tous les politiciens sincèrement favorables à la transition (je ne sais pas, moi, on pourrait l'appeler le mouvement des Chiendents…)

– imaginer une fiscalité avantageuse pour les entreprises vertes, non multinationales, soumises à un label de qualité certifié rigoureusement

– repenser les bords de cours d'eau dans toutes les villes où ils ne sont plus des espaces de détente et de respiration

– arrêter l'extension urbaine et sans doute revoir la loi SRU qui, partie d'un bon sentiment, est devenue une bombe à bétonner (ma petite ville, par exemple, part avec un tel retard que, pour atteindre les objectifs, il faudrait construire sur tous les espaces verts qui font son caractère unique)

– soutenir de façon continue et fiable les agriculteurs engagés dans une conversion en bio

– réunir les plus grands esprits ouverts à l'écologie en une sorte de club de gentlemen, tout en consultant les populations, pour élaborer la nouvelle ère

– dépolluer tous nos fleuves et nos grandes rivières, y réintroduire des poissons nobles

– s'engager dans une transition automobile : imaginons une voiture française, abordable, qui consommerait deux litres au cent d'un carburant vert produit en France

– lancer durablement l'installation d'éoliennes individuelles, de l'eau chaude et l'électricité solaires domestiques, en s'appuyant sur des technologies françaises

– etc.



XI. CHAPITRE JEUNES HUMAINS

Vous qui allez être les acteurs, impuissants ou actifs, de l'avenir incertain que je décris, ne zappez pas ces quelques phrases.

Au cours d'une carrière plutôt heureuse, je me suis frotté à beaucoup de jeunes intelligences et j'ai pu constater que la sensibilité et la finesse ne sont pas réservées aux anciens.

Il ne vous manque donc que l'expérience. Cela viendra, mais je peux vous faire gagner un peu de temps, puisque c'est un article que j'ai en magasin…

Je vous propose juste un petit itinéraire en quatre étapes, à vous qui voulez décider quand même un peu du monde que vous allez devoir habiter : s'indigner, se révolter, agir, persévérer.

Ceux qui croient que toute personne jeune est un être inférieur, rivé à ses jeux électroniques et dépendant de son smartphone, incapable de « s'arracher » — hormis pour un vêtement de marque ou des sneakers de folie, se fourrent le doigt dans l'œil. Comme dans ma génération, votre harde de jeunes humains possède son lot de crétins, de couillons, de bas du plafond, autant que d'êtres épatants, de savoirs et de dispositions dont la puissance ne demande qu'à exploser, de sensibilités prêtes à saisir ce qui échappe à certains de leurs aînés qui se prennent pourtant pour des aigles.

Alors, à tous ceux qui ont la bonne volonté et l'aptitude à voir et entendre, je répète ces quatre mots : **indignez-vous** — Hessel avait bien raison — devant le monde qu'on vous tricote,

où les « aberrations familières » ne nous font même plus réagir (embouteillages, fleuves dévitalisés, nature urbanisée au pas de charge…).

Révoltez-vous : où est-il écrit que vous devez être de gentils moutons prêts à être tondus ou boulottés par les **crabes** ?

Agissez, selon votre caractère, votre énergie, vos affinités, vos compétences. N'attendez pas que les vieux singes inventent un mode différent ; ce qu'ils vous proposeront risque d'être un calque à peine rafraîchi des anciens modèles. Bousculez-nous, étonnez-nous : cela nous fera le plus grand bien ! À vous de créer une civilisation qui arrêtera de consommer la planète sur laquelle elle vit. Il vous faut trouver — et ce n'est ni simple ni évident — un art de vivre qui commencera par respecter la nature tout en redonnant à l'humain une dignité et une lenteur efficace dans le travail.

Persévérez : sur votre route, vous allez croiser des gens qui vous conseilleront de lâcher prise, « ils s'occupent de tout » ; d'autres qui vous diront que vous êtes un(e) jeune crétin(e), qu'il vaut mieux « laisser faire les grandes personnes » ; d'autres encore qui vous opposeront des arguments moisis pour vous décourager ; d'autres, enfin, qui vous traiteront comme des copains (— ines), pour mieux vous manipuler plus tard : n'en croyez aucun. Continuez à avancer, histoire de n'avoir rien à regretter quand, comme moi, vous arriverez à l'heure du bilan.

Soyez des Chiendents*, coriaces, obstinés, et répandez vos pousses partout, même en terrain aride ! Courage, nous sommes quelques-uns à espérer en vous.

---

*Un Chiendent c'est quelqu'un qui va mettre toute son énergie, sa ténacité et son intelligence pour exiger, proposer et réaliser une transition vers un monde équilibré et désirable.

XII. SE FAIRE UNE OPINION (LECTURES)

Voici dix lectures que j'emporterais volontiers dans les solitudes d'une forêt de montagne. Sur une île déserte, je me contenterais de Thoreau, Muir et Rabhi.

WALDEN (1854), Henry Thoreau

Il existe tellement d'autobiographies prétentieuses et vaines ! Ici, vous avez le sommet de la simplicité. Thoreau, un homme qui sent les bouleversements à venir en raison de son hypersensibilité écologique. Sa vision du monde, teintée d'humour, est un régal.

QUINZE CENTS KILOMÈTRES À PIED À TRAVERS L'AMÉRIQUE PROFONDE, 1867-1869 (1913), John Muir

Chaussez vos godillots et partez avec John Muir dans une Amérique encore sauvage ; vous sentirez le prix de ce que nous avons perdu et vous aimerez cet amour inconditionnel de la Nature.

LE PRINTEMPS SILENCIEUX (1962), Rachel Carson

Si vous ne devez en acheter qu'un, que ce soit celui-là : pour rafraîchir ma mémoire, j'ai dû relire ce livre fondateur. Je suis resté confondu devant la justesse d'analyse, la lucidité et

la passion de cette femme formidable. Cinquante-six années plus tard, il n'y a pas un mot à retirer de cet ouvrage si léger à la lecture et si lourd de contenu. Si seulement les hommes l'avaient prise au sérieux…

ÉCOLOGIE ET FÉMINISME (1978), Françoise d'Eaubonne

Ce livre touffu dézingue au bazooka certains de nos mythes : la nature à dompter, la femme fragile et insoucieuse, l'absolue nécessité de la croissance (économique). On lit avec une joie féroce ce texte d'un irrespect vivifiant. Je vous aurais bien conseillé *Le féminisme ou la mort* (1974), mais je n'ai pas pu me le procurer.

OVER (2008), Alex Maclean

Ce n'est qu'un album de photos, mais elles disent d'une façon profonde et instantanée, l'absurdité, le non-sens du monde que nous avons fabriqué. Elles sont aussi un témoignage irréfutable et en disent aussi long qu'une thèse de 500 pages.

VERS LA SOBRIÉTÉ HEUREUSE (2010), Pierre Rabhi

Voilà un livre qui parle autant à l'âme qu'à l'intelligence, et qui prouve que la finesse et l'acuité de la pensée n'interdisent pas la clarté. Incontournable.

L'ÉCOLOGIE (2010), Reiser

Les éditions Glénat nous proposent un recueil de dessins du corrosif Reiser, un album à savourer tranquillement, qui laisse rêveur si l'on réalise que tout cela a été composé entre 1968 et 1982. Certaines planches sont vraiment excellentes.

LE TRIOMPHE DE LA CUPIDITÉ (2010), Joseph Stiglitz

Si vous avez encore un doute sur le grand n'importe quoi économique, ce livre du prix Nobel d'économie va vous édifier. Copieux, mais aussi instructif qu'accessible.

MANUEL DE LA TRANSITION (2008), Rob Hopkins

Ce livre, aussi clair que modeste, séduit par son énergie. À l'inverse de certains textes écologistes déprimants, Hopkins nous propose des choix et des actes positifs, concrets. À le lire on a envie de retrousser ses manches. Et puis, c'est le créateur de la notion de ville en transition.

LA VIE SECRÈTE DES ARBRES (2017), Peter Wohlleben

Je ne pensais pas rencontrer un jour un livre qui mettrait des mots sur toutes les émotions que je ressens dans la forêt : c'est aujourd'hui chose faite avec ce bouquin, à lire dans sa version illustrée pour ses photos magiques. Et à compléter avec une des conférences de Francis Hallé, l'homme du *Plaidoyer pour l'arbre* (2005).

Trois romans vitaminiques non remboursés par la sécu :

HIER, LA TERRE (2014), **DÉVASTATION** (2015), **LES FRÈRES DE LA NUIT** (2018), Daniel MATHIEU

(contact : labesse06@gmail.com) (mon blog : http://yadupeku.blogspot.fr)



XIII. CONCLUSION

Ce qui est de l'ordre de l'humain nous pouvons le changer ; réparer ce qui est de l'ordre de la nature c'est une autre paire de manches. Nous ne pourrons jamais reconstituer une montagne devenue ciment, béton ou moellon ; nous ne ramènerons pas à la vie les espèces disparues. Nous pouvons juste éviter de nous suicider lentement.

Il n'y a aucune fatalité économique ; il n'y a pas au-dessus de nous un dieu Ekonomos, autoritaire et omniscient, qui n'admettrait pas la moindre entorse au dogme révélé. Il n'y a que des hommes comme nous, qui bâillent et pissent en se réveillant le matin, et qui, arrivés dans leur nid d'aigle, creusent inlassablement les rigoles qui mènent le pognon vers eux.

Il n'est même pas question de complot ; juste d'un système poussé vers toujours plus d'efficacité, qui serait tolérable — après tout, s'ils tiennent à tout prix à être plus riches que les autres ! — s'il ne détruisait les hommes et saccageait la Terre, notre seul refuge dans l'immensité glacée de l'univers.

J'ai remarqué que beaucoup de grands évènements de l'histoire correspondent à des projets d'accaparement ; c'est, en particulier, le moteur des guerres. C'est évidemment celui des guerres économiques, et comme dans tout conflit moderne, les déflagrations anéantissent les civils (nous, humbles citoyens) et l'environnement laminé sous les bombes.

Il est sans doute temps de se révolter et d'affirmer que nous en avons assez d'être les dommages collatéraux que les

généraux de la finance et de l'industrie considèrent comme leur pourcentage de pertes acceptables. Temps de dire que nous en avons ras le bol de voir nos paysages familiers bousillés, nos agriculteurs périurbains remplacés par des hangars pour vendre des canapés !

Ceux qui croient en un Dieu, peuvent-ils penser qu'il a voulu ce monde pour qu'une partie de ses créatures vivent dans l'esclavage ou le stress imposé par des minorités pour lesquelles l'homme et la nature ne sont que des « consommables » parmi d'autres ?

Personnellement, j'ai un doute…

Et quant à ceux qui affirment qu'il n'y a pas le feu au lac, ils sont un peu comme le capitaine du Titanic qui devait dire à son second, quelques minutes avant de heurter l'iceberg : « What a wonderful night ! » Ou comme le président Hoover qui, en septembre 1929, quelques jours avant le fameux krach d'octobre, affirmait que « la prospérité est au coin de la rue » !

À défaut d'être convaincus, nous pouvons être bienveillants et ouverts, nous pouvons nous demander : qui ment ? Si nous n'avons même pas un soupçon de sensibilité écologique, c'est que nous n'entendons plus battre le cœur du monde ; nous sommes comme morts à la planète à laquelle nous devons la vie.

Il ne s'agit pas de s'enticher d'écologisme ou de céder à un effet de mode : il faut juste essayer de se mettre au diapason du monde.

Le remboursement des dettes, la précarité et le monde salopé ne constituent pas un avenir soutenable.

N'est-il pas temps de briser — comme ceux qui ont abattu celui de Berlin — « le mur de concepts et de machines qui s'est dressé entre nous et la nature », selon l'expression de Christian Godin ?

Les jeunes doivent bouger. En revanche, nous autres, du trentenaire au quatrième âge, nous avons le devoir de les aider, d'amorcer le mouvement, de ramener la machine folle à un rythme biologique. Qu'il nous reste cinq ans ou cinquante

ans à vivre, que nous soyons paysans, chimistes, maçons ou chefs d'entreprise, agissons, chacun à notre manière et dans la mesure de nos moyens, sans attendre les autres. Aucun geste, si petit soit-il, n'est vain ni ridicule.

Si nous n'agissons pas, nous laissons germer les plaies du futur : soit une dictature ultralibérale (pseudo-démocratie aux règlements coercitifs, hyperprécarités sociales et énergétiques, manipulation oligarchique…) ; soit une dictature écologique où l'homme devra rapetisser cruellement face à la nature (avec le risque d'être soumis à des « nazis » verts).

Ce sera également un endroit où feront rage les guerres sans visage pour l'accès aux ressources (eau, terre, minerai…) ; un lieu aux aménagements inhumains, une sorte de jungle urbaine où nos germes héréditaires trouveront un milieu accueillant (paranoïa, délinquance et sadisme, exploitation des autres, tyrannie législative et réglementaire).

La Terre ne grandira pas pour nous faire plus de place, les déchets toxiques n'auront pas la courtoisie de s'évanouir dans la nature, les gisements épuisés ne se reconstitueront pas pour nos beaux yeux.

Si les penseurs de l'écologisme se trompent, mon livre n'est qu'une futilité, un torchon à mettre dans la poubelle jaune ; si, comme on peut le craindre, ils sont dans le vrai, des jours très difficiles s'annoncent. À nous de les rendre impossibles.

On peut ergoter sur les faiblesses de l'écologisme, maugréer contre l'empêchement au progrès ou remettre aux calendes grecques toute action environnementale, il n'en reste pas moins que l'écologisme propose la seule voie cohérente et agit pour sauver **ce qui nous reste.**

Les écologistes sont les plus sensés des Terriens parce qu'ils ont compris que c'est notre philosophie du monde qu'il faut changer, ce que des gens, sans doute aussi intelligents et malheureusement bien plus puissants, ne parviennent pas à admettre.

Bien que notre système de pensée montre d'inquiétants signes d'usure, il est maintenu d'une main de fer par ceux

auxquels il profite, la planète dût-elle en crever. Tous ceux qui ont voulu l'abattre ou le transformer s'y sont cassé les dents.

Même si ce 1 à 5 % d'hommes et de femmes qui dirigent le monde ne sont pas invulnérables, leur capacité de résistance à toute opposition est stupéfiante, c'est pourquoi on a envie d'appeler à un miracle comme celui que vécurent la Grèce de Périclès, l'Italie des Florentins ou le monde arabe du Moyen Âge.

Après les périodes des grandes découvertes géographiques, scientifiques et technologiques, nous pourrions entrer dans celle de la grande redécouverte de notre environnement, in situ et non pas en virtuel.

Le moment est peut-être venu de dépasser notre médiocre humanité, vaniteuse, nombriliste et destructrice, pour aller au-delà de l'avidité et de l'inconséquence. Le moment de faire appel au meilleur en nous, de nous sublimer pour construire un monde beau et apaisé ; sinon, autant disparaître comme les dinosaures, et laisser la place aux insectes et aux poissons…

Je prie pour que les citoyens, légitimement inquiets, se décident à voter pour des humains qui auront réfléchi à l'existence au-delà d'un mandat électoral et considèrent la transition écologique avec une réelle conviction.

Je prie pour que les jeunes générations et toutes les femmes prennent le mors aux dents et nous construisent un avenir enthousiasmant où l'un des principaux projets serait de réparer et d'embellir la planète, sans y vivre moins bien. Que des millions d'Emma Gonzalez se lèvent pour hurler leur désir de changer de vie !

Je prie pour que nous ayons le courage, l'intelligence et la ténacité, pour geler les terrains autour des villes, réinvestir les friches, remplacer les centres commerciaux inutiles par des champs, repeupler mers, rivières et forêts, mettre au régime le capitalisme et consumer le consumérisme.

Plutôt que de Grand Paris, je rêve d'un grand pari : réinventer le futur, dans l'esprit du Nalash. Arrêtons avec les grands projets, un seul suffira : revenir à l'échelle humaine (voir annexe 4). Et dès aujourd'hui, parce que, pour la première fois depuis trente

ans, je vois partout des citoyens qui se prennent en main, je me remets à espérer qu'un jour les écologistes pourront disparaître (puisque l'écologisme sera devenu inutile) et ne seront plus, chacun à sa manière, que les jardiniers de la Terre.

Voilà, à présent je peux envisager sereinement de me faire une tisane de racines de pissenlits.

À SUIVRE : un bref manuel de fonctionnement pour savoir se comporter et se défendre. Sur le net, dès que les Chiendents actuels l'auront composé.

ANNEXE 1

À propos de la collection *Terre humaine,* bâtie par Jean Malaurie

Il y a beaucoup à tirer de la connaissance des peuples primitifs, contrairement à ce que nous avons longtemps pensé. Quand nous nous intéressons aux peuples premiers c'est à travers leurs objets. Nous sommes admiratifs devant leur créativité et leur savoir-faire, tout en ignorant que leur pensée et leur conception particulière du monde, constituent un vivier d'idées extraordinaires.

Ainsi, la notion de sobriété heureuse chère à Pierre Rabhi on peut la retrouver dans l'exemple de ces civilisations qui nous offrent des leçons d'humanité et d'écologie, à défaut de leçons technologiques.

Par exemple, à l'heure où les disparités sociales sont impressionnantes il est aisé de constater que dans de nombreux peuples primitifs le concept d'égalité n'existe pas parce que cette notion, leur étant naturelle, ne constituait pas un but à atteindre (si vous vous débrouillez en anglais, voyez Dorothy Lee, *Valuing the self : what we can learn from other cultures).*

Vous avez des ancêtres auvergnats ou bretons : feuilletez *Toinou* d'Antoine Sylvère, *Le cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias. Vous êtes curieux des cultures étrangères, puisez dans le réservoir de Terre Humaine, les pépites y abondent :

LE DÉSERT DES DÉSERTS	Wilfried Thesiger
L'ÉTÉ GREC	Jacques Lacarrière
UN VILLAGE D'AUTREFOIS	Mahmout Makal
SOLEIL HOPI	Don C. Talayesva
LES DERNIERS ROIS DE THULE	Jean Malaurie
TRISTES TROPIQUES	Claude Lévi-Strauss…

Hormis *Fanshen*, livre intéressant, mais difficile, j'ai consommé bien des exemplaires de cette collection avec passion. C'est pourquoi, encore imprégné de cet esprit ethnographique, je ne résiste pas au plaisir de vous montrer à quel point les contre-vérités ont toujours été l'arme préférée des dogmatiques du soi-disant modernisme, de tous ceux qui confondent innovation et progrès, et n'accordent pas à autrui le droit de disposer de son mode de vie s'il diffère du leur.

Voici une citation de Cook, à propos de ces « sauvages » que le monde européen s'apprêtait à civiliser.

« Ce que j'ai dit des naturels de la Nouvelle-Hollande pourrait faire croire que ce peuple est le plus misérable qui existe ; mais en réalité ils sont beaucoup plus heureux que nous Européens étant totalement ignorants non seulement du superflu, mais aussi des commodités nécessaires tellement recherchées en Europe. Il est heureux pour eux de ne pas en connaître l'usage. Ils vivent dans une tranquillité que ne trouble pas l'inégalité des conditions. De leur propre aveu, la terre et la mer leur fournissent toutes les choses nécessaires à la vie. Ils ne convoitent pas des maisons magnifiques pourvues de nombreux serviteurs. »

John Cook, *Relations de voyages autour du monde* [Nouvelle-Galles du Sud/Côte est de l'Australie] 1770

ANNEXE 2

Pour les lecteurs plus gourmands, ou plus avancés, voici mes autres choix, en général à partir de mes lectures, d'où leur nombre limité. Je suspecte le kayak, le vélo, la pêche et les champignons de m'avoir empêché de lire autant qu'il l'aurait fallu…

L'HOMME ET LA TERRE (1905), Élisée Reclus

LA TECHNIQUE OU L'ENJEU DU SIÈCLE (1954), Jacques Ellul

POUR UNE SOCIÉTÉ ÉCOLOGIQUE (1976), Muray Bookchin [en PDF]

ARCHITECTURE SANS ARCHITECTE (1977), Bernard Rudofsky

ENTROPIE (1980), Jeremy Rifkin

LE ROUGE ET LE VERT (1981), Boris Komarov

PAYSAGES (1982), Yves Luginbühl

HISTOIRE DU PAYSAGE… (1983), Jean Robert Pitte

LA FABRICATION DU CONSENTEMENT (1988), Noam Chomsky

SUR LA TÉLÉVISION (1996), CONTRE-FEUX tome I (1998), Pierre Bourdieu

LA BARBARIE DOUCE (1999), Jean-Pierre Le Goff

L'HORIZON NÉGATIF (2005), Antoine Virilio

LA PLANÈTE DISNEYLANDISÉE (2006), Sylvie Brunel

L'HOMME ÉCONOMIQUE (2007), **LE CAUCHEMAR QUI N'EN FINIT PAS** (2010), Christian Laval

LE BANC DU TEMPS QUI PASSE (2017), Hubert Reeves

EN FINIR AVEC LE NUCLÉAIRE (2011), Bernard Laponche

LA HAINE DE LA NATURE (2012), Christian Godin

SOIGNER L'ESPRIT, GUÉRIR LA TERRE (2015), Maxime Egger

LA DÉCONNOMIE (2016) Jacques Généreux [lire aussi *J.Généreux explique l'économie à tout le monde*, paru en 2014]

Et dans les dernières parutions :

OÙ ATTERRIR ? (2017) , Bruno Latour

LE BANC DU TEMPS QUI PASSE (2017), Hubert Reeves [surtout les chapitres Écologiques et Le réveil vert]

POUR ÉVITER LE CHAOS CLIMATIQUE (2017), Pierre Larouturou, Jean Jouzel

LES FRANÇAIS ET LA NATURE. POURQUOI SI PEU D'AMOUR ? (2017), Valérie Chansigaud

MANIFESTE POUR DEMAIN (2018), Philippe Bertrand

À consommer sans modération :

Edgar Morin, Michel Serres, Jean-Marie Pelt, Théodore Monod, Albert Jacquart, Jean-Louis Étienne,…

ANNEXE 3

Trois articles de mon blog [http://yadupeku.blogspot.fr] sur la COP 21.

La Terre est une femme : nous devons ménager ses fragilités, apprécier ses forces, chérir sa générosité. Combien d'entre nous vivent sur ce monde comme s'il était là pour notre unique usage ? Combien d'entre nous ont idée de notre chance d'exister sur cette planète ? Je n'attends plus rien des décideurs, je n'espère plus que dans les individus à condition qu'ils fédèrent leurs pensées et leurs énergies. Vérifiez la véracité de ce que je dis dans cet article et faites-le suivre : je l'ai écrit avec mes tripes. Dans quelques années je disparaîtrai de cette Terre et j'aimerais m'effacer avec l'idée que mes descendants seront heureux.

COP 21 : L'UTOPIE ?

article du 15-12-2015

Bien que reconnaissant la qualité de son organisation et la bonne foi de certains de ses participants je maintiens que ce mammouth a accouché d'un pet de souris. Il ne pouvait en être autrement.

Dans cinquante ou quatre-vingts ans, avec le recul historique et (je le crains) la constatation des désordres sociaux et climatiques, on réalisera que ces COP et autres Sommets de la Terre auront été un dé à coudre d'eau jeté sur un feu de pinède un jour de mistral.

Trois anomalies devraient nous mettre la puce à l'oreille : c'est la vingt et unième COP, à quoi donc ont servi les vingt précédentes ? Que dire du bilan carbone de ces réunions, considérant les déplacements en avion ? Et la place ridicule accordée aux écologistes de terrain ?

En fait, si la COP 21 a une utilité c'est de mettre en valeur notre incapacité à appréhender notre environnement, que nous devrions considérer comme notre deuxième peau, voire notre deuxième corps.

Une faiblesse de cette COP est de nous focaliser sur le réchauffement climatique, parce qu'il est spectaculaire et engendrera des complications économiques, alors que nous semons depuis des décennies les mines environnementales qui exploseront sous les pieds de nos arrière-petits-enfants : pénurie d'eau potable, déforestation, empoisonnement des terres, avalanche des déchets, épuisement des ressources, diminution de la biodiversité, surpopulation, destruction de l'harmonie des paysages.

J'ai toujours pensé qu'aucun esprit humain ne serait capable d'affronter la connaissance totale et immédiate des ravages subis par la planète. Elle réserverait à celui qui l'acquerrait une dépression sévère, peut-être le trouble mental ou le suicide, voire un collapsus émotionnel.

Ne croyez pas les politiciens — qui finissent par croire à leurs propres mensonges — quand ils annoncent qu'ils ont enfin pris conscience des enjeux et rappelez-vous que le premier sommet pour la Terre de Stockholm a eu lieu en 1972 !!! Quand j'entends notre président dire que « Le monde a écrit une nouvelle page de son histoire » je pense au fameux discours de Georges Pompidou à Chicago, le 28 février 1970, l'année où je suis devenu zécolo : quarante-cinq années perdues pour la santé de notre planète !

Quarante-cinq années d'agitation verbale pour tisser un aimable trompe-l'œil derrière lequel la dévastation continue. L'illusion n'est pas de vouloir un monde en harmonie avec son

environnement, l'illusion est de s'accrocher à un modèle dépassé dont nous constatons chaque jour les effets délétères.

Je crains que le tort des écologistes, jusqu'à aujourd'hui, ait été la modération face à des gens qui, sous le masque du raisonnable, dévorent le monde avec une frénésie démentielle. Vous pensez que je délire… Pendant que la planète approche de l'asphyxie, on projette d'envoyer des hommes sur Mars, de construire une autoroute Paris-New York, de mettre à sac les terres rendues accessibles par la fonte des glaces : qui est fou ?

J'aimerais juste que nos arrière-petits-enfants jouissent eux aussi des progrès véritables, qu'ils connaissent le bonheur d'une douche chaude, de la chirurgie non invasive, de la facilité des déplacements, du chauffage central, d'une nourriture saine et abondante…

Tant que nous n'aurons pas la planète au cœur, que chacune de ses douleurs ne sera pas la nôtre, que nous ne nous poserons pas la question du sens de notre présence sur Terre, les actions pour l'environnement ne seront que des soufflotements sur le feu.

Alors, comme certains d'entre nous, faites-vous une conviction puis agissez, à votre petit niveau : prenez votre vélo quand la voiture n'est pas indispensable, soyez « sobre » en général, rejoignez les associations qui luttent au quotidien, infiltrez les équipes municipales pour essayer de faire bouger les lignes.

Il est trop tard pour qu'il n'y ait pas de conséquences de nos errements, mais il est encore temps pour que le futur ne soit pas sans avenir.

COP 21 (II)

article du 20-12-2015

Mon emportement quant à la COP21 laisserait imaginer un écrivain sexagénaire atrabilaire et frustré. Ceux qui me

connaissent savent à quoi s'en tenir, pour les autres voici un bref commentaire.

Tout d'abord — et quoique je ne déteste pas être pris pour un imbécile, surtout par un crétin ou un prétentieux —, remballez tous les clichés du retour à la bougie ou à une vie primitive. Je ne suis pas né en 1851, mais un siècle plus tard : la voiture, l'électricité, le chauffage fonctionnel et propre, me sont aussi naturels qu'à vous et je crains bien plus une fourniture chaotique de ces biens dans le futur qu'un retour à la charrette, aux bougeoirs et au feu dans la grotte.

Ensuite, pour ce qui est de ma dérision devant cette COP qui a remué tant de monde, de belles paroles et d'émotions disproportionnées, je la crois justifiée. Un tel mammouth médiatique pour finalement se promettre (si tu ne tiens pas tes objectifs je te tire par la barbichette !) qu'on va « limiter » la hausse de la température, même le père Ubu n'aurait pas trouvé plus cocasse.

La plupart des politiques et des décideurs ne veulent pas changer les perspectives et les règles de notre « modernité » malgré les signes d'impatience de notre planète. Si je ne craignais pas que nous dépassions le point de non-retour, je me tairais pour profiter égocentriquement de ma retraite ; mais il y a encore de la vie, et donc un peu d'espoir.

Ce sont les simples citoyens qui feront bouger le mammouth. D'ailleurs, cela a déjà commencé [j'en parlerai dans mon troisième et dernier article].

Enfin, je prie mes « habitués » de me pardonner le ton un peu solennel de ces textes. Ils peuvent comprendre qu'une conviction aussi profonde et aussi ancienne que la mienne - 45 ans — s'accommode difficilement des mascarades, des palinodies et des mensonges. Cependant, je vais vite revenir à ma fantaisie congénitale, car une foi (fût-elle écologique) sans humour tourne aisément au terrorisme.

COP 21 (III)

article du 26-12-2015

Voilà ma dernière vocifération quant à ce grand moment d'illusionnisme médiatique. En réalité, j'aimerais, à l'occasion de ce dernier volet, faire vibrer le diapason de l'espoir (Saperlotte, on dirait du Barbara Cartland !) parce que ma détestation des cuistres et des jocrisses ne m'empêche pas de voir tous ceux qui se dépensent chaque jour pour préserver un monde vivable.

Plutôt (tiens, ça me rappelle une bêtise qui m'est venue hier matin : le train étant parti plus tôt je suis resté à mi-quai) que de vous pomper l'air — même vicié — avec une liste exhaustive, voici mes préférés. C'est parfaitement arbitraire, mais, après tout, c'est mon blog et j'y écris ce que je veux ; je ne m'interdis que les propos nauséabonds, haineux et mensongers qui ne peuvent que déshonorer celui qui les rédige (avec cette phrase, je me sens le La Rochefoucauld du pauvre).

Je commencerai par Sebastiao Salgado, le photographe qui a replanté deux millions et demi d'arbres et qui a démontré qu'on peut régénérer des endroits dévastés.

Ensuite, Sandra Bessudo, la biologiste, aujourd'hui ministre de l'Environnement en Colombie, qui a permis le classement au patrimoine mondial de l'île de Malpelo. C'est un bonheur de voir cette jeune femme affirmer son amour de la mer et de la nature [en France, le grand ordonnateur de la COP21 a viré Delphine Batho à sa première protestation contre les coupes budgétaires !].

Je pense aussi à tous ceux qui témoignent, qui luttent par la parole, avec modestie, qu'ils s'appellent Pierre Rabhi, Erri de Luca, Jean Malaurie,... Ainsi qu'à deux disparus : Bernard Maris et Jean-Marie Pelt.

Enfin, je crois que Philippe Bertrand, sur France Inter, mérite une mention particulière, lui qui met quotidiennement en valeur l'activité des humains de bonne volonté, et Dieu sait s'il y en a. Sans doute plus que des canailles.

ANNEXE 4

Cinq thèmes du texte : le mot grigri, la crétinisation programmée, la confusion, les dogmes sacrés, la saturation.

[Ces textes ont été écrits il y a bien vingt ans, à quelques rajouts près]

I. LE MOT GRIGRI

Le propre d'un mot à la mode c'est de connaître une gloire éphémère, car un usage excessif le vide plus ou moins vite de sa substance et, comme un chewing-gum trop mâché, il faut l'abandonner. Une fois craché, il rentrera dans les rangs du dictionnaire, anonyme parmi ses frères de langage, ou il se refera une santé pour réapparaître un jour, prêt à être remastiqué par les insatiables mâchoires médiatiques.

Voilà le lot commun des mots, or, les mots grigri échappent à ce destin fatal, et c'est un sujet d'étonnement : ils sont parfois mâchouillés jusqu'à la transparence et gardent pourtant leur saveur magique. Voici quelques-uns de ces termes-talismans, à la fois arme et bouclier, qui clouent le bec à toute la ménagerie écolo-gauchiste comme à des scientifiques aussi modestes qu'érudits ou à quelques politiques intellectuellement honnêtes, mais isolés.

MODERNE : en voilà un dont le succès ne se dément pas. Cet adjectif pare instantanément le mot auquel il est associé d'une aura fabuleuse. Ainsi, tout projet plus ou moins véreux, toute réalisation aussi pharaonique qu'inutile, toute politique d'un petit Napoléon municipal, obtiennent, par l'ajout de ces sept lettres, un caractère de dynamisme et de sérieux qui renvoie à des années-lumière toute opposition.

Arrêtons-nous un instant sur sa définition : *qui appartient ou convient à l'âge présent*. Il est donc synonyme d'actuel, de contemporain. Par conséquent son usage dans le langage économico-politique est un véritable abus : dans l'esprit, notre finance est héritée du 19ème siècle, notre politique de l'après-guerre, notre architecture des années 20, donc, une économie, une politique et un urbanisme modernes ont fait long feu.

La distorsion dans l'emploi de ce mot est telle que l'on distingue l'Art moderne et l'Art contemporain, ce qui, au 20ème siècle, a donné lieu à des finasseries intellectuelles aussi cocasses que byzantines.

Quoi qu'il en soit, cette coque vide reste d'une redoutable efficacité.

PROGRÈS : pour moi, qui fut professeur dans une autre vie, c'est à la fois le plus banal (mention bateau dans un bulletin scolaire) et le plus important des mots (quand il se réalise chez quelqu'un dont vous avez la responsabilité), mais dans le langage courant il permet toutes les dérives, toutes les justifications, tous les abus.

Au nom du progrès nous avalons non seulement des couleuvres, mais encore des boas constrictor ; devant lui toute protestation est vaine, avant même d'avoir été exprimée.

Arrêtons-nous sur l'expressions : **la rançon du progrès**. Traduction : on a fait ce qui était mieux, même si c'est moins bien.

Exemple : chaque été le centre de ma ville est bouché comme un constipé de huit jours.

Solution de progrès : une belle rocade dans la zone verte.

Bénéfice : un an de travail pour les ouvriers de la route, un max de blé pour les intermédiaires et la grosse entreprise, une touche « moderne » pour notre ville.

Résultat : au bout de deux ans, tout le monde connaissant l'existence de cet accélérateur de circulation, il y a cinq fois plus de voitures et un embouteillage monstrueux au bout de la déviation ; la vue de la zone verte est massacrée ; quelques agriculteurs riverains ont vu leurs terrains (donc leur gagne-pain) amputés et leur ferme devenir un enfer décibélique… c'est la rançon du progrès.

Demandez aux ouvriers jetés dans le chômage, aux jeunes adultes qui galèrent pour démarrer dans la vie professionnelle, ce qu'ils pensent de cette rançon.

Double cocufiage : votre environnement est bousillé ! Ah, merde, votre emploi aussi !

Quand un progrès aboutit à une régression, est-ce encore un progrès ?

DÉVELOPPEMENT : celui-là aussi frappe fort. Tout ce qui se mettrait en travers du développement est frappé de ringardise, d'arriération.

Profitant d'une notoriété légitime (voir développement mental, psychique, philosophique…) il prend dans certains domaines la force d'une incantation, balayant toute restriction, toute velléité de contradiction. Associé aux mots **commune, département, région, pays**, il est le garant de l'orthodoxie et du modernisme — voir plus haut — et pourtant il repose sur une incongruité.

Dans un état de nature donné, il ne peut y avoir de développement d'une espèce sans régression d'une autre ou sans pillage des ressources épuisables. Il en va ainsi de notre propre développement et nous ne saisissons pourtant pas le paradoxe qu'il y a à vouloir contrôler des populations animales alors que nous n'envisageons pas de limiter la nôtre.

En même temps que nous agrandissons nos villes, comme jamais dans l'histoire de l'humanité, nous consommons des montagnes pour notre béton, nous éliminons irrémédiablement

des animaux et des plantes, nous stérilisons des terres, sans que nous vienne l'envie de réfléchir à ce qu'a de toxique et mortifère le principe d'un développement infini dans un monde fini. Et les couillons auront des ailes avant que nous puissions aller sur Mars goûter les joies d'un nouvel âge de développement effréné !

Si ces trois termes sont hors catégories, il en existe malgré tout bien d'autres dont il faut toujours craindre les effets secondaires : vitesse, puissance, liberté (d'entreprendre), autorégulation, relance*, et tous ceux qui font fureur chez nos édiles comme Eco-quartier, HQE, BBC, équipements structurants… À l'aide de ces mots, des décideurs inventent un conte de notre vie et finissent par y croire.

II. LA CRÉTINISATION PROGRAMMÉE

Le procédé d'abrutissement des masses n'est pas nouveau (ah, le fameux « du pain et des jeux » des Romains !), la nouveauté ce sont les capacités de diffusion dont disposent les manipulateurs.

Pour cela il a fallu parvenir à une concentration des pouvoirs, facilitée et amplifiée par les mécanismes néo-libéraux ; ainsi une entreprise de taille internationale – et son dirigeant, partant par exemple du domaine des travaux publics, peut investir des médias dont les journalistes économiques pourront être choisis en fonction de leur orthodoxie par rapport au tout-béton, au tout-autoroute,… Bien évidemment, il s'agit là d'une pure spéculation intellectuelle.

On ne peut pas parler d'un complot mondial, ni même d'un machiavélisme de ploutocrates ; il s'agit, à des fins purement mercantiles, d'une manipulation très intelligente, puisqu'elle nous fait croire à une grande liberté individuelle. Nous ne sommes pas

*Notre monde en surchauffe ressemble plutôt à un marathonien dans le rouge : pour une « relance » il faut en avoir encore sous le pied, sinon c'est le crash assuré un peu plus tard.

sous la botte d'un potentat tyrannique, ou d'un milliardaire fou et mégalomane (encore que…), mais simplement sous l'emprise de quasi-autocrates qui, dans un intérêt marchand, tissent un réseau implacable, où nous sommes paralysés comme dans une toile d'araignée.

Des hommes de ce type ne constituent pas une nouveauté, mais l'ère industrielle leur a fourni un terreau d'exception, encore enrichi par le libéralisme, puis le néo-libéralisme. Ils pilotent la partie intentionnelle de la crétinisation. Le but : vendre plus pour produire plus pour gagner plus.

L'appâtage est permanent [teasing en anglais] : écrans, boîtes aux lettres, ondes radio, panneaux urbains, sont saturés de promos exceptionnelles, de soldes incroyables et d'anniversaires à prix cassés. Même les plus résistants finissent par craquer et, si l'on n'y prend pas garde, on finit obnubilé par la quête sans relâche des bonnes affaires. Un esprit mobilisé pour acheter la dernière nouveauté électronique présente peu de risques de s'exciter pour la survie des passereaux.

L'important est la « futilisation » : une vie bien remplie c'est une Rollex, une voiture avec sièges en cuir et tableau de bord en ronce de noyer, une maison piscinisée, des vêtements de marque, une gueule et des seins plastifiés. Peu importe si l'on mange de la merde farcie d'hormones, de pesticides, de colorants, de conservateurs et d'exhausteurs de goût ; si l'eau du robinet est imbuvable ; si le bois de mes volets gondole au bout de deux ans ; si des médicaments nous empoisonnent aussi sûrement que le cyanure.

Le talent des mercantis c'est d'installer le futile au premier plan ; pour les besoins fondamentaux, faites confiance, bonnes gens, aux multinationales qui vous fourniront les services standardisés au poil, vous permettant de consacrer du temps à des activités importantes : shopping, télé — que de délices en perspective —, jeux divers, ballade en quad…

Il y a aussi l'illusion : là encore, je m'incline devant la force et la réussite des manipulateurs, je devrais dire des magiciens. Les pieds dans la gadoue, d'aucuns contemplent le miroir aux

alouettes et s'y voient millionnaires dans trois cents mètres carrés à Malibu sur les genoux de Charlize Theron. N'est-ce pas de la prestidigitation que d'arriver à nous persuader qu'un objet, un loisir, une somme, vont combler notre vide spirituel et nous apporter le bonheur ?

Reste la partie involontaire, accidentelle, non désirée de la crétinisation, en somme un dommage collatéral de nos initiatives pourtant vertueuses : en pensant bien faire — et je ne m'exclus pas du lot —, certains produisent un état de vide mental qui aspire, dans ce que j'appelle le trou noir, les repères, le sens de limites et des nuances. Il y a deux domaines où j'ai quelques compétences et qui présentent les symptômes d'un processus de crétinisation rampant : l'enseignement et le livre.

En mettant l'élève au centre du système éducatif (comme s'il avait été un jour hors jeu), les pédagogues, avec les meilleures intentions du monde, ont perdu de vue des évidences, aboutissant à des désordres que l'on soigne à coups de réformes aussi efficaces que l'œuf dur et le gressin pour soigner le ver solitaire.*

Les enfants du 21ème siècle ne sont ni moins intelligents ni plus méchants que leurs prédécesseurs, mais il manque à nombre d'entre eux une éducation à l'effort, à l'estime d'autrui, à l'appréhension du délai et de la contrainte.

Ce qui existait à l'état de cas isolés s'est banalisé ; combien d'enseignants travaillent dans un brouhaha généralisé et permanent au milieu d'élèves qui les considèrent comme des « bouffons » ou des gagne-petit ?

Entériner la baisse du niveau des diplômes, installer des caméras, minimiser l'état de violence dans les établissements, alléger les programmes de matières peu consensuelles, accepter que les élèves ne montrent plus de signes de courtoisie ou refusent tout apprentissage par cœur, tout cela témoigne d'un processus de crétinisation, et les enfants n'en sont pas responsables.

---

*Blague que je réserve à mes plus fidèles lecteurs.

En revanche, l'École livrera à la société un être egocentré, préoccupé de la satisfaction de ses besoins, peu soucieux des usages qui lubrifient la vie en société, mais disposé au formatage par la matrice publicitaire.

J'en admire d'autant plus tous les jeunes que je croise et que je trouve si ouverts, si équilibrés et si généreux.

Le second domaine, qui me passionne autant qu'il me préoccupe, c'est celui du livre : à mes yeux, toute littérature est potentiellement consommable et je ne me suis jamais embarrassé de préjugés. Selon mon humeur tout fait ventre : Barbara Cartland, Frédéric Dard, Isaac Asimov, Pierre Bourdieu, Patricia Cornwell, Jean Malaurie, Michel Foucault, K.-J. Jung.

Il n'y a pas de désastre à lire Guillaume Musso, *Cinquante nuances de Grey* ou même les mémoires d'un sportif à la mode, mais il y aura crétinisation du moment où ne sera proposé au lecteur que les livres calibrés et « publicisés ». Comme l'estomac à besoin d'aliments variés, l'esprit doit se nourrir d'ouvrages divers.

Or, je perçois un danger d'uniformisation dans l'emprise du pouvoir commercial sur la littérature : qu'il est tentant de formater les livres — comme Hollywood le fait des films — et d'éliminer les gêneurs (éditeurs, libraires et auteurs indépendants) pour que la « bonne pensée » inonde le citoyen du monde !

Le libraire c'est l'amateur — au sens étymologique — qui valorise le produit culturel autant qu'il laisse parler sa passion ; l'éditeur, avec tous ses défauts et ses ratés, c'est celui qui couve et fortifie des écrivains, qui est à même de cultiver (à côté de nécessaires best-sellers) les différences, et de combattre l'Anschluss du livre-produit.

III. LA CONFUSION

Il m'est arrivé de marcher dans quarante centimètres de boue bien collante et d'y laisser une botte : mettre un pied sur ce sujet, c'est à peu près la même chose. Me voilà donc en terrain vaseux, mais qui ne tente rien…

Le monde fourmille de nuances, de zones d'ombre, d'ambiguïtés et d'à peu près : ce n'est pas pour autant que nous devons nous passer d'une échelle de valeurs déterminant les limites de l'acceptable et de l'inacceptable. Si l'on ignore cette échelle ou qu'on la transgresse s'installe une forme de confusion dans laquelle les malintentionnés trouvent un biotope commode et les gens bien vivent de plus en plus mal. Un exemple ? Certains agriculteurs qui produisent honnêtement la nourriture, indispensable à notre corps, vivent dans la frugalité financière — voire un dénuement — qu'ils affrontent avec dignité, tandis que des traders, que je soupçonne de parasitisme, vivent ou ont vécu dans une opulence outrancière. Cherchez l'erreur.

Des médias, avides de nouveautés et de sensationnel, contribuent à la confusion générale en montant en épingle l'anecdotique et le superficiel, faisant une icône d'un monsieur musclé qui tape habilement dans un ballon, un génie d'un artiste opportuniste non dénué de talent, un Camus d'un écrivaillon dans mon style qui n'a encore produit aucune œuvre majeure, un penseur d'un pseudo-intellectuel vide comme une outre, creux comme une cruche, mais plein de lui-même.

La confusion des sentiments est parfois le résultat naturel de situations extrêmes, mais celle des idées et des valeurs est un poison insidieux qui nous porte doucement vers le blasement, le tout se vaut, le ça dépend, l'inaction.

Les médias gonflent et dégonflent au fil de leurs envies et de leurs besoins les personnalités de référence et on finit par perdre toute stabilité d'esprit. En quelques jours, le modèle d'hier peut devenir une baudruche ratatinée : on peut imaginer l'effondrement de celui qui a pu se croire un référent et l'égarement de ceux qui l'ont vénéré (la plupart s'en sortent en rejetant leur adoration sur le veau d'or suivant généré par la machine médiatique).

Il y a bien des domaines où cet « entre-deux » est sans conséquence, mais quand les effets de la confusion atteignent ceux dont dépend notre survie on est en droit de se révolter : ainsi, on me fera difficilement admirer les « faiseurs d'argent » chez lesquels louvoient sans vergogne de véritables escrocs,

alors que toute mon estime va à ceux qui me permettent de ne pas mourir de faim ou de froid, de disposer d'un abri confortable, de maintenir ma santé, de goûter les joies du sublime sans lesquelles l'homme n'est qu'un animal parmi les autres.

La tendance à l'excès dans le langage participe à (de) cette confusion et je m'inquiète toujours quand j'entends parler d'amour fusionnel, d'objet cultissime, de film (hyper) génial ou de chanson du siècle. Alors, un peu comme dans un moment de récréation, permettez-moi de conclure avec quelques pensées, sur lesquelles vous exercerez votre liberté de blâmer ou d'approuver.

Zlatan Ibrahimovic — ou Christiano Ronaldo — n'est qu'un très bon manieur de ballon et si, dans une publicité, il vante les mérites de la crème Tartempion, je m'empresserai de ne pas l'acheter. Il est peut-être, au demeurant, un monsieur très sympathique.

Toutes ces personnes dont films et romans sont friands : caïds de la pègre et de la mafia, souteneurs, trafiquants de drogues, tueurs à gages, serial killers, sont autant d'immondes saloperies et rien ne justifie de les exposer avec complaisance même si des « gens honnêtes » ne se comportent pas mieux [le général Nivelle en 1917, les fabricants de mines anti-personnel, les employeurs d'enfants…].

Paris Hilton, richissime bécasse élevée au rang de personnalité, ne saurait me servir de mentor (même si, pour une héritière aussi fortunée, elle présente un physique très acceptable) et encore moins de modèle de femme. Je préfère chercher l'intelligence chez une femme comme Marguerite Yourcenar et le charme chez une Honor Blackman.

Un politicien est un homme comme les autres — hormis sa capacité à se déplacer, serrer des mains, embrasser beaucoup et dormir peu — et ce n'est pas parce qu'il sort d'une grande école que je me sens particulièrement rassuré : j'ai rencontré assez de cerveaux pleins à craquer pour savoir que diplômes et bon sens ne font pas systématiquement bon ménage.

Les peuples dits primitifs, maintenant premiers, donc fondateurs, ont tellement à nous apprendre sur nous-mêmes et notre futur — moins dans leur modernité souvent dégénérée que dans les témoignages de leur vie « pré-civilisationnelle » — que je me demande toujours comment on peut se dispenser de lire tout ouvrage d'ethnographie, en particulier de la collection Terre humaine (voir annexe).

Chefs de petites entreprises qui brûlez toute votre énergie à faire vivre votre boîte, parfois pour un salaire à peine triple de celui de vos techniciens ; paysans attachés à votre terre, travaillant beaucoup pour gagner peu, essayant de maintenir des produits de terroir ; tant d'autres qui fatiguent leur corps et leur âme dans un labeur sous-payé et déconsidéré : mon estime pour vous est immense.

IV. LES DOGMES SACRÉS

J'entends par dogme toute opinion donnée comme une certitude absolue ; c'est dans ce bois qu'on taille les religions et les idéologies politiques (voir l'ordre imaginaire).

Brandi comme une massue pour écraser tout esprit rebelle, le dogme, même s'il est bâti à l'origine sur une pensée discutable, possède une telle force que peu de gens osent le remettre en question, alors même qu'il deviendrait nocif.

Il y en a trois auxquels j'aimerais faire un sort.

DOGME DE LA NATALITÉ

Quand Jésus a dit — aurait dit — « Croissez et multipliez », la population de la Terre devait approcher le total de nos quatre plus grandes villes actuelles. Vingt siècles plus tard, le même slogan fait toujours recette malgré des dérèglements évidents. Je n'ai pas inventé le mot « popullution », et pourtant…

Quand les générations des baby-booms chinois et arabe vont arriver à l'âge de la retraite – dans pas si longtemps, que va-t-il se passer ? Mes prévisions ? Action numéro un : un coup

d'accélérateur sur les naissances pour atteindre le quota idéal de quatre actifs pour un retraité (je ne vous parle pas du problème 40 ou 50 ans après). Action numéro deux : puisque l'espérance de vie progresse — un doute m'effleure —, je crains qu'il faille repousser l'âge de la retraite à 75 ans.

J'avais à peine vingt ans que ce problème me tarabustait déjà : il faut dire que j'étais un jeune con qui se posait des questions « à la noix » comme disaient les beaufs des années 70.

Autre question que je me posais et qui n'a pas pris une ride — peut-être quelques kilos : nous sommes de plus en plus nombreux sur une planète qui a la sottise de ne pas s'agrandir ; sachant qu'il n'y a guère que soixante ans que le mouvement démographique s'est emballé, au rythme actuel, qu'en sera-t-il dans un demi-siècle ?

Quant aux effets négatifs de la surpopulation, en voici quelques-uns ; à vous de juger s'ils justifient un statu quo démographique :

– disparition des terres arables
– surdensité, donc stress, agressivité…
– dénaturation des paysages
– conurbations sans espaces tampons de relaxation (Japon, Chine, USA, Europe)
– villes peuplées comme un pays (le grand Tokyo= 38 millions d'habitants)
– avalanche de déchets

Et quand j'en entends se pâmer sur les villes-monde je redoute le jour où le monde sera une ville. Ceci dit, et par souci d'ouverture, on lira avec profit le livre de Christian Godin, *La fin de l'humanité*, qui défend une thèse tout autre.

DOGME DE LA CROISSANCE

De quelles volées de bois vert ont été rossés les altermondialistes quand ils ont parlé de croissance zéro et pourtant il semble évident que nous sommes devant une impasse. Outre les fameuses pannes de croissance — de plus en plus

fréquentes et longues —, il est clair, même pour un enfant de dix ans, que le prix à payer pour maintenir ce dogme à son zénith sera exorbitant (mais d'autres régleront la note).

Dans un monde en route vers huit, puis neuf milliards d'habitants, la croissance continue suppose des prélèvements « à blanc » sur les richesses de la planète, personne ne peut dire le contraire !

Croyez-vous, par exemple, que granulat et ciment se reproduisent spontanément ou faut-il envisager pour leur extraction d'araser quelques reliefs, chez le voisin si possible ? D'après vous, que reste-t-il d'un paysage quand tout le schiste bitumineux en a été extrait ?

Enfin, c'est au dogme de la croissance perpétuelle que nous devons tous les dommages collatéraux que solderont nos descendants (produits chimiques dans les sols, dépôts de matières nucléaires, stocks de poissons proches de l'épuisement…).

La décroissance est-elle souhaitable ? Une autre croissance est-elle possible ? C'est un problème qui mérite au moins autant d'attention que les errements de la bourse.

DOGME DE LA VITESSE

Mais qui a dit que tout devait se faire rapidement ? À quoi me sert d'accélérer, si ce n'est d'aller plus vite à ma fin ? Quel est le dolichocéphale qui a fait rimer temps et argent, auquel d'autres ont rajouté business et vitesse, rapidité et rentabilité, vélocité et efficacité ?

Cette maladie du chrono, du score et du record, a gangréné toutes les sociétés — mais pas tous les individus : des JO sans records du monde ni chiffres historiques de spectateurs ou de sommes investies, rapetissent à vue d'œil ; ne pas améliorer le temps de déplacement d'une ville de province vers la capitale sonne comme une indignité nationale ; la communication à la nanoseconde nous paraîtra un jour d'une insupportable lenteur.

Je ne sais pas où se situe le paroxysme de cette « dromomanie » (mot que j'ai inventé, histoire de coller Wikipédia) pourtant j'en vois aussi clairement les effets pervers que j'ai peine à en discerner tous les bénéfices. Certes, je communique et je m'informe plus rapidement, des produits me parviennent dans un temps raisonnable, je peux rejoindre mon cousin de San Francisco en une journée, néanmoins le revers de cette accélération constante c'est :

– une intrusion de la vie professionnelle dans la vie privée, la fluidité de la communication aboutissant au travail à domicile non rémunéré, via internet.

– un esclavagisme rampant (pour l'instant) : produire plus, en moins de temps et en diminuant le personnel.

– l'ouverture à la délocalisation forcenée : si les chaussures chinoises devaient faire un mois de bateau à voile sous les coups de tabac et les attaques de flibustiers elles seraient encore fabriquées en France !

– l'obsolescence perverse : seule une usure précoce peut assurer un renouvellement rentable des produits.

– l'anticipation mortifère : il est vrai que, dans une certaine mesure, anticiper c'est se donner une prise sur les évènements (dans ce cas pourquoi ne s'alarme-t-on pas de ce que sera notre monde au siècle prochain ?), mais cette maladie d'avoir un temps d'avance devient presque monomaniaque. J'ai tout faux ? Bien. Lisez les publicités de votre boîte aux lettres : on vous vend les cartables de la rentrée fin juin, les cadeaux de Noël fin octobre, les chocolats de Pâques en plein février. Des Jeux olympiques sont à peine finis qu'on nous bassine avec les suivants, même à huit ou douze ans de distance. Déjà que la vie a tendance à passer vite…

V. LA SATURATION

C'est un phénomène bien particulier à notre époque, qui a tendance à s'amplifier et dont on ne voit pas comment il va s'améliorer. Il ne s'agit pas d'un problème ponctuel [comme lors d'un pic de travail], mais d'une omniprésence qui infiltre notre quotidien. Elle est à la fois auditive, visuelle et mentale. On pourrait penser qu'elle est l'effet naturel d'une vie bourdonnante ; si l'on y réfléchit, on verra qu'elle est en partie organisée.

SATURATION AUDITIVE

Nous avons bâti un monde bruyant ; certes, dès la préhistoire les habitants des cavernes devaient se plaindre des barrissements désordonnés du mammouth et des éclatements intempestifs du tonnerre, mais il faut avouer que depuis nous avons perfectionné les machines à décibels : motos, voitures, camions, hélicoptères, avions.

Le grand jeu — pour ceux qui en ont les moyens — consiste à utiliser les instruments du bruit pour y échapper : ainsi, après avoir bousillé les oreilles des autres grâce à ma voiture, mon jet et enfin mon hélico, je peux goûter un silence bien mérité dans mon chalet alpin.

Alors que nous vivons dans un univers assourdissant, certains s'ingénient à rajouter du bruit au bruit : qui peut échapper à la musique d'ambiance de certains magasins, à l'augmentation insidieuse du volume à la radio, à l'agression auditive des bandes-son de moult films ? On peut imaginer l'effet de cette cacophonie sur notre pouvoir de concentration et d'analyse.

SATURATION VISUELLE

La saturation visuelle commence dans la vision du paysage urbain qui anesthésie notre capacité à réagir devant la laideur, le confinement, une forme de brutalité esthétique. Notre regard finit par ne plus remarquer, à la fois le chaos qui s'étale sous nos

yeux — que j'appelle la cacoscopie — et la lancinante uniformité de l'urbanisme contemporain.

À cette occupation oppressante de notre champ visuel se sont rajoutées des extensions qui, accumulées, modifient notre perception, notre acuité, notre échelle des valeurs. Je pense en particulier que la publicité — affichée ou implicite —, cette putain aguicheuse qui a squatté notre environnement, nous a profondément changés : la France, patrie, entre autres, des églises romanes, des châteaux de la Loire, de la cité de Carcassonne et du mont Saint-Michel, accepte sans broncher le « merdoiement » des panneaux vantant déodorants et hamburgers à l'entrée de ses agglomérations, quand celle-ci n'est pas envahie par les magasins-hangars dont chaque façade constitue une pub criarde, surdimensionnée, une insulte permanente au sens des nuances.

Dans l'espace public, l'œil est saturé de couleurs et de formes agressives, d'appels, d'infos, de sollicitations, mais l'intimité, les lieux privés ne sont pas mieux lotis, l'offensive visuelle se répandant par tous les écrans que nous regardons plusieurs heures chaque jour.

SATURATION MENTALE

« Big Brother » est tapi là, tirant les ficelles de ses marionnettes. Le système a été si bien mis en place qu'une dictature mondiale qui saurait l'exploiter pourrait prendre le pouvoir en douceur, sans armée ni déclaration de guerre. L'intention de départ de ceux qui l'ont installé n'était pas de tyranniser les gens, seulement de les exploiter, c'est-à-dire de les rendre malléables dans un marché du travail qui tend vers un esclavagisme à visage humain et disponibles pour des achats dirigés en fonction des produits fabriqués plutôt que de leurs propres besoins.

Si vous voulez disposer d'un robot humain de cette sorte, vous n'avez que deux possibilités : la terreur ou l'intoxication intellectuelle. La recette utilisée pour nous soumettre emploie ces deux ingrédients à doses inégales : la proportion de cette

soupe de pouvoir c'est une pincée de trouille (perte d'emploi, déclassement) dans une poignée d'intox.

Et il faut admettre que ça marche : regardez comme la finance nous tient serrés, comme certains grands groupes industriels disposent de la main-d'œuvre selon leur bon vouloir, enfument les gouvernements, sauvegardent leurs sous dans les paradis fiscaux, éliminent les petits producteurs, les courageux indépendants, les rebelles. Si ce n'est pas de l'efficacité…

Pour obtenir un si beau résultat, il faut avoir préparé un terreau cérébral d'une souplesse et d'une perméabilité exceptionnelles ; la saturation mentale c'est à la fois la binette qui ameublit les récalcitrances, l'engrais qui investit l'esprit humain, le pesticide qui combat la pénétration des produits concurrents.

Parmi tous les parasites qui concourent au phénomène de saturation, nous pourrions faire un sort à l'info et la pub.

Dans la cataracte médiatique qui nous inonde en continu, il y a un peu de savoir et de culture noyés dans un flot de nouvelles qui sont autant de briques de sable sec : trois gouttes d'eau et le mur cognitif s'effondre sur lui-même. Il ne reste rien : soit vous avez oublié ce qui était parfaitement oubliable, soit vous avez mémorisé un matériau creux, totalement inutile.

Il me semble que la culture, l'esprit critique, la faculté de réflexion et d'analyse, se développent comme le pétrole s'est constitué dans le sous-sol : il faut des couches de sédiments, une réaction chimique et du temps. La saturation mentale par le robinet médiatique empêche cette maturation et comme il y a des robinets partout, grand ouverts en permanence, il est difficile d'y échapper.

Quand j'entends pour la dix-septième fois de la semaine les détails atroces du meurtre d'une joggeuse par un pervers, le bon rendement de mes neurones est compromis.

Ne faut-il pas être anesthésié pour résister aux chapelets de désastres économiques qu'égrènent complaisamment journalistes et spécialistes ? Tous ces beaux messieurs qui dissertent savamment sur l'économie – bonjour les prévisions foireuses – et le marché du travail – bonjour le catastrophisme

– n’ont donc jamais envie d’appuyer sur pause et de se poser quelques questions du type « Et si on abordait le travail sous un angle philosophique ? L’emploi est un outil de promotion, de socialisation, ou d’oppression ? Si une machine crée trois emplois et met au chômage vingt personnes, pourquoi créer ou acheter la machine ? À ce train, qui aura les moyens d’acheter les produits de la machine ? … »

Il est évident que l’inondation informative, par la saturation mentale qu’elle engendre, amoindrit notre capacité à réagir, à nous défendre, à rester libres. Nous nous retrouvons écrasés par l’ampleur, la fréquence et la rapidité des problèmes exposés. Le tour est joué : à moins de posséder un esprit d’une force inouïe, on abdique et on se contente des quelques verroteries compensatoires qu’on nous octroie telles que produits frelatés à l’obsolescence programmée, programmes télé consensuels et bas de plafond, mondes virtuels enchaînés à l’électronique et l’informatique.

La saturation par la publicité est tout aussi nocive ; au départ il y a la légitime aspiration d’un fabricant à faire connaître son produit ; à l’arrivée, les décennies passant, il y a une implacable machine à décerveler.

Amateur de radio, j’ai abandonné plusieurs stations à cause de ces interruptions dans le fil d’une émission, que je subis comme une véritable agression : l’invité intéressant n’a pas le temps de répondre à une question qu’on lui pose la suivante, et au moment où il commence à développer, l’animateur l’interrompt pour introduire une page de pub et tout son cortège d’ersatz de la vie [faux enjouements, dynamisme outré, voix de femmes-enfants ou d’hommes hypertestostéronné, propos lénifiants ou gnangnans].

Comment peut-on tolérer qu’un film soit interrompu pour vanter les mérites d’une charcuterie ou d’un tampon hygiénique ? Pourquoi ne pas demander aux musiciens en concert de s’arrêter au milieu d’un morceau pour laisser passer un homme-sandwich ? De quel droit saucissonne-t-on* un film dans lequel le cinéaste et son monteur ont construit une progression dramatique et créé une atmosphère ?

*Pour vanter un cochonou ou un bâton de berger…

Vous voyez où je veux en venir : il s’agit d’un véritable abus de pouvoir. La publicité m’empêche de voir le film dans sa continuité originelle, elle ne me permet pas d’écouter une pensée qui demande à s’exprimer à la radio, elle arrive même à transpercer le filet téléphonique que je dresse contre elle pour protéger mon intimité domestique.

Messages ineptes ou lobotomisants, discontinuité de la pensée, interruptions dans ce qui est structuré : allez vous étonner que nous ne tenions pas plus de dix minutes en pleine concentration !

ANNEXE 5

Deux articles qui ont près de trente ans, à peine retouchés.

L'AMOUR DE L'ENVIRONNEMENT

J'avais dix-neuf ans. Un accident a sans doute provoqué ce sentiment d'inquiétude pour la nature, qui m'accompagne depuis. Parti pêcher la truite dans l'Issole, près de Saint-André-les-Alpes, je descendais les rives escarpées à travers bois. Comme toujours, j'étais déjà heureux à l'idée de passer des heures le long des eaux bleues, enchâssées dans leurs berges de galets que prolongeaient, vers les hauteurs de la vallée, tout un peuple d'aulnes, de pins et de trembles. Ce n'est qu'en rentrant dans l'eau que j'ai réalisé : partout, des truites mortes. De la plus petite, à la vieille solitaire et rusée. De la petite usine qui nettoyait les coquilles d'escargot s'était échappé du détergent. Je suis descendu jusqu'au confluent du Verdon pour vérifier les dégâts et, de l'eau jusqu'à la cuisse, je pleurais. Il n'y avait plus que ce désespoir affreux comme celui qui vous saisit devant une forêt après l'incendie.

De ce jour, le sentiment de la fragilité de la nature ne m'a plus quitté, comme la certitude que l'humain la menaçait. Cela vous paraît banal ? Alors, replacez-vous dans le contexte : nous étions en 1970, les Français de l'époque se fichaient comme d'une guigne de l'environnement, sauf comme cadre de leurs week-ends ou de leurs vacances. Il n'y avait pas encore eu de choc pétrolier ; la machine économique marchait à plein régime ; c'était la grande époque de « l'aménagement du territoire ».

Dans la naïveté de ma jeunesse, j'ai pensé que tout le monde allait partager mes sentiments. On dit que la vie est une rude école : je ne dirai pas le contraire. Ce sont les regards, encore plus que les paroles, qui m'ont ramené sur Terre !

Ceux des politiciens et les hommes d'affaires (des promoteurs par exemple). Je me souviens en particulier de celui de M. Jacques Médecin — homme d'un incroyable entregent ; pour lui un défenseur de l'environnement était soit un emmerdeur, soit un jobastre, soit un pauvre couillon. Qu'il fût l'un ou l'autre, l'écologiste de service recevait le même traitement à base de pilules lénifiantes, de potions ironiques et de sirops d'indignations.

J'ai fini par comprendre que pour des hommes d'affaires l'environnement n'est qu'une réserve de richesses potentielles, pour les hommes politiques un projet d'ornement de la cité et un râteau à électeurs.

Pourquoi ne suis-je pas resté un petit jeune homme futile et jouisseur ? Je me serais épargné de vilains moments de déprime. J'ai connu les lendemains de défaites amers, la sensation de solitude quand on manifeste à vingt dans une ville de 220 000 habitants. De mes années de militantisme aux côtés de Noël Perna, alors président de l'URVN sud-est, je ne me souviens que d'une victoire : la sauvegarde du parc de Vaugrenier entre Antibes et Cagnes !*

J'aurais pu laisser tomber ; les jours de doute, je me demandais même si ceux qui avaient déjà commencé à dévorer la planète n'étaient pas dans le vrai, si je n'étais pas un crétin à essayer de maîtriser les déchets sous l'œil goguenard de certains voisins…

Seulement, chaque année qui passait ne faisait que confirmer mes craintes. J'ai rencontré d'autres voix que la mienne. Tout doucement, l'idée du crime environnemental a fait son chemin.

---

*Union Régionale Vie et Nature

Sans doute trop doucement. Aujourd'hui, je ne suis plus ridicule avec mes idées ; pour autant, la résistance à la pensée écologiste reste très forte.

En quarante ans, j'ai appris à composer avec le désespoir, j'ai affiné ce qui n'était au départ qu'une conviction intime. Par exemple, je me suis écrit mon catéchisme personnel :

« Il y a un principe : toute pollution, toute atteinte à l'environnement engendre des frais ou un manque à gagner qui tôt ou tard ne sera pas — plus — équilibré par l'activité qui les a engendrées. Le problème est que celui qui provoque l'atteinte est rarement celui qui perd de l'argent ou doit assumer les réparations. »

Le monde technologique et publicitaire est en train de nous lyophiliser, au point que nous ne distinguons plus le progrès de la dégringolade. Un exemple ? Je garde précieusement dans un tiroir une reproduction de carte postale ancienne de deux Auvergnats vendant des saumons énormes sur une charrette à bras, dans une rue de Brioude au début du vingtième siècle. Cela ne remonte pas à la préhistoire ; essayez de remplir une charrette aujourd'hui…

La défense de l'environnement est forcément sociale ; n'avez-vous pas remarqué que ceux qui projettent, financent et réalisent la rocade qui fera de votre logement un petit enfer sont les premiers à se construire une maison dans un coin préservé de la côte méditerranéenne ou à investir dans quelque résidence insulaire des océans indien et pacifique ?

Question : n'est-il pas injuste que les amoureux d'espaces naturels — surtout ceux qui n'ont pas besoin d'un moteur pour entrer en communion avec elle — voient sans cesse leurs territoires se restreindre, alors que ceux des urbanophiles ne cessent de s'étendre ?

La campagne n'existe pas sans le paysan ; quant aux urbains qui vont s'installer à la campagne et qui se plaignent — parfois jusqu'au procès — de la bouse de vache dans les rues, du bruit des tracteurs et du chant du coq, vous pouvez imaginer ce que j'en pense.

Je crois que beaucoup de paysages urbains, présentent un « profil d'équilibre », c'est-à-dire un stade jusqu'auquel les différents éléments qui les composent atteignent une note juste, une harmonie indiscutable : au-delà, la beauté miraculeuse du lieu est corrompue, avant de se désagréger sous l'effet d'une urbanisation qui en avait été jusque-là l'ornement. Ce n'est pas une question d'architecture moderne ou pas, c'est une question de proportions : dans un site de caractère l'équilibre entre le bâti, les espaces ouverts, des collines, des bois ou une rivière, atteint parfois ce point d'harmonie où les aménagements deviennent problématiques. Ainsi, le viaduc de Millau, monstre de béton dans un paysage exceptionnel, est d'une harmonie parfaite, alors que l'admirable panorama des environs de Saint-Paul-de-Vence a été vandalisé, le profil d'équilibre ayant explosé dans l'invasion des villas qui mitent toutes ses perspectives.

L'ABANDON DE L'ÉCHELLE HUMAINE

Plus nous négligeons l'échelle humaine, plus nous favorisons un monde paranoïaque, schizophrène, déshumanisé, hyper-réglementé, aux mains de puissances nébuleuses [banques opaques, multinationales, fonds de pension…].

La révolution industrielle a bien enclenché le mouvement, mais c'est la poussée de l'après-guerre qui a balayé ce concept et on ne saurait dire jusqu'où peut aller la démesure, que ce soit dans l'extension des villes, la hauteur des bâtiments, les moyens de destruction, de démolition, de construction, de production et de transport.

Très longtemps l'échelle humaine a été la norme de notre monde ; en la dépassant — d'une certaine façon en la niant —, nous avons ouvert une boîte de Pandore. Car le monde gigantisé par l'homme aboutit, par un effet naturel des proportions, à considérer les humains, minusculisés, comme nous considérons les fourmis quand nous les écrasons du doigt ou du pied.

Nous avons, globalement, enterré cette idée de proportionner nos réalisations à notre dimension ; par exemple, là où à une

époque on avait besoin de deux hectares pour édifier un village on construit aujourd'hui un stade de football ; un projet d'aéroport engloutit trois mille hectares* comme s'il s'agissait là d'une surface négligeable. Au moment où les terrains se raréfient, notre gourmandise est sans limites. Deux inventions, en particulier, ont rendu possible ce dépassement de l'échelle humaine : l'ascenseur et la voiture. L'ascenseur a permis l'élévation vertigineuse des bâtiments — au point que l'on va avoir des tours de 1000 mètres — ; en effet, sans ascenseur il est difficile de concevoir un édifice de plus de huit niveaux : pour comprendre cette contrainte, montez vingt étages avec un filet à provisions bien plein dans chaque main.

L'entassement dans des quartiers d'immeubles étouffants ne semble pas gêner les Asiatiques, mais je doute que cela n'ait pas un effet sur leur psychisme ou leur comportement social. Je suis également à peu près convaincu que la vie dans un horizon bétonné est aussi délétère que la contemplation de la mer, d'une perspective forestière, du paysage au sommet d'une montagne apaisent, chez tout homme normal, les émotions, les sentiments et les pensées.

Dans une ville ceux qui habitent un étage inférieur, ceux qui marchent, se retrouvent dans un univers carcéral : l'échappée de ciel se réduit, celle constituée par les espaces de nature s'éloigne. Ayant laissé filer le mal de la surdensification démesurée — à cause des urgences de l'après-guerre nous dit-on — nous l'avons ensuite compensée par une autre maladie : l'extension horizontale, l'étalement, par vagues successives de lotissements où règne la maison individuelle — rêve légitime de chacun. Et après le désagrément de ne voir le ciel qu'en se tordant le cou, voilà celui de mourir d'ennui en traversant l'architecture clonée des pavillons qui engloutit prairies, maraîchers, haies bocagères, bois… Qui a traversé Los Angeles en bus du nord

*Record toutes catégories : King Fahd, Arabie Saoudite, 78 000 hectares.

au sud s'est fait une idée de la monstruosité que peut atteindre l'étalement urbain.

Une nouvelle fois nous traitons les effets plutôt que les causes : pourquoi faut-il entasser les gens dans des tours, ou les disperser dans des villas à perte de vue ? Parce que nous sommes si nombreux, et toujours plus, que les besoins en logements sont inextinguibles. Alors, le béotien que je suis répond : et si nous envisagions d'être moins ? À ce moment tous les loups se lèvent d'un bond et hurlent à la mort un mot grigri : malthusianisme ! La plupart des cuistres qui vous jettent ce nom à la figure n'ont pas lu une ligne de l'*Essai sur le principe de population* et négligent que Malthus a vécu à une époque où la Terre ne comptait qu'un milliard d'habitants, que sa thèse repose sur une discrimination sociale inacceptable et qu'il n'avait rien d'un amoureux de l'environnement. C'est pourquoi — une fois retenue l'idée de dépopulation — je n'éprouve pas de sympathie pour Malthus et je me tamponne avec cette analogie.

Nous avons fait disparaître de nombreuses espèces végétales et animales, nous combattons férocement toute espèce invasive (cafards, fourmis, sangliers…), mais nous proliférons sans réaliser que notre nombre est devenu un problème. Et rien ne prouve que les pays à petite population sont les plus démunis ? Sinon, que dire de la Norvège, de Panama, du Canada ?

La voiture nous a affranchis de l'empêchement par la distance. Chacun sait que les divisions administratives prenaient en compte, à l'origine, la capacité de se transporter d'une limite à une autre, à pied, à cheval, en voiture hippomobile. La voiture a fait exploser ces contraintes ; au XVe siècle, habitant au centre d'un bourg, il ne m'était guère concevable de posséder un potager à plus d'une demi-heure de marche de mon domicile ; aujourd'hui dans le même laps de temps j'abattrai au moins vingt kilomètres !

De même un travailleur — artisan, ouvrier,… – quand il n'habitait pas sur place, se logeait à quelques pâtés de maisons de son échoppe ou de son atelier ; de nos jours, des cadres

travaillant à Manhattan roulent cent kilomètres chaque jour pour regagner leur villa du Connecticut.

L'automobile est un incroyable outil d'autonomie, de mobilité, de possibilités de services, mais la démesure de l'homme en a fait un fléau : pollution atmosphérique, dévoration des espaces, déchets plus ou moins recyclés.

Là aussi le fatalisme que suscitent les problèmes d'environnement abat sa main de fer sur les populations et plus personne ne s'indigne que chaque matin les embouteillages paralysent les métropoles du monde, dans un insensé gaspillage de temps, de carburant, d'air pur et d'énergie humaine. Ce que certains appellent un « mal nécessaire » est en fait le résultat d'un abandon : celui de l'échelle humaine. À tel point que le problème, n'étant plus de notre dimension, nous le gérons par des mesures de surface (convaincus qu'il est une fatalité) qui sont comme un sparadrap sur une jambe en polyuréthane.

Pour clore cet article, je voudrais dire un mot sur l'hyper-automatisation ; je suis prêt pour ce faire, à accepter tous les qualificatifs qu'on voudra : crétin, obtus, jobastron, dolichocéphale, mais je ne peux passer sous silence un processus aussi criminel (tueur d'emplois) que paradoxal (il jette de l'essence sur le feu).

Tout économiste dûment qualifié m'objectera que fabriquer un automate crée des emplois (un concepteur, un fabricant, d'éventuels opérateurs et réparateurs), mais je serais curieux de voir un tableau comparatif des postes pérennes et des emplois perdus.

Alors que les gens peu qualifiés vont grossir les rangs des chômeurs — et tout le monde n'a pas les moyens de devenir ingénieur en aéronautique —, les robots s'emparent des tâches qu'ils pourraient remplir. Je pense de plus en plus que la question du travail n'est pas seulement économique, sociale, pédagogique, que sais-je encore, elle est aussi philosophique. La machine qui seconde l'homme est un progrès, mais celle qui le remplace, et donc l'élimine ?

Qu'aucun de nous ne se sente à l'abri, les projets de robots peuvent toucher n'importe quelle profession : construction, santé, enseignement, agriculture…

Dans le domaine artistique, le robot-peintre doit être, d'ores et déjà, réalisable ; seule sa rentabilité retarde sa naissance. Quand le marché de l'art en aura assez des fantaisies des plasticiens, cette machine sera construite. Couplée à un ordinateur nourri de toute la gamme des couleurs, des techniques, des sujets, des pensées d'artistes, elle produira le tableau désiré par le consommateur. Les futurs Monet, Dali, Soulages, pourront aller se rhabiller.

Pour finir, l'hyper-automatisation a bouleversé l'échelle des valeurs, renvoyant au Moyen Âge les moyens les plus nobles du travail humain. Les quatre mots qui suivent sont-ils dans un ordre croissant ou décroissant ?

L'instrument, l'outil, la machine-outil, le robot.

ANNEXE 6

Liste des grands problèmes environnementaux :

Toxicité de l'eau
Sols pollués durablement
Destruction des espèces animales
Disparition de la biodiversité, notamment végétale
Exploitation démentielle des minéraux (sables, roche)
Pertes de terres arables
Diffusion dans l'air de plomb, isotopes radioactifs…
Pollution par les ondes
Nourriture infestée par la chimie (perturbateurs endocriniens)
Mondialisation des parasites
Surpeuplement
Étalement urbain
Épuisement des ressources énergétiques
Changement climatique
Artificialisation des sols
Maîtrise insuffisante des déchets (ex. : les déchets ultimes)
Environnement devenu stressant (voir la « peste grise »)
Mortalité des insectes pollinisateurs
Smogs de plus en plus fréquents et envahissants
Difficulté à trouver le silence
Pollution lumineuse…

Cela ne tient pas sur une page ! Qui plus est, ma liste est certainement incomplète : libre à vous de m'aider à la compléter.

J'ai fait l'impasse sur les problèmes secondaires ; par exemple, le problème de l'eau (ressource globalement abondante) peut se subdiviser selon qu'on examine.

– la pénurie (voir le conflit pour l'eau du Jourdain)
– la dénaturation des cours (barrages, canalisations…)
– la biodiversité (disparition des truites et des écrevisses autochtones, des moules de rivière)
– la pollution, 1 — permanente (produits divers, dont des médicaments véhiculés par les urines) 2 — accidentelle (voir l'empoisonnement du Rio Doce au Brésil)
– les inondations (effets démultipliés par les erreurs humaines)
– la qualité (la plupart des eaux du robinet sont potables ; dire qu'elles sont buvables, c'est une autre affaire)…

À VOUS DE JOUER !